

# EXCELSIOR.

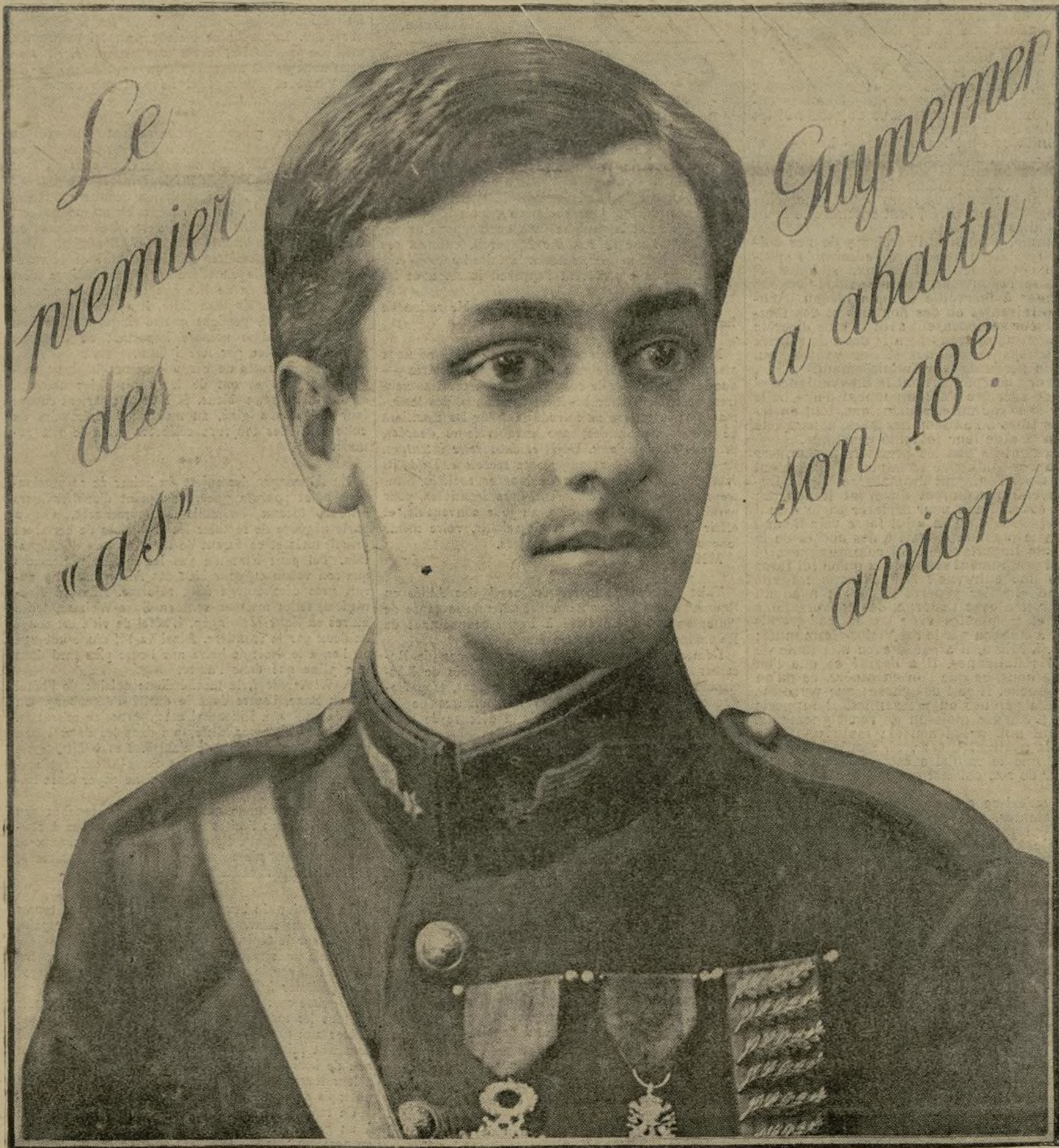
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

GUYNEMER



La journée du 23 septembre fut particulièrement riche en glorieux exploits d'aviateurs. Au premier rang figure le sous-lieutenant Guynemer, qui a abattu dans la même journée son dix-septième et son dix-huitième avions allemands (Phot. Henri Manuel.)

## Les hannetons de la guerre

Il n'est pas de jour où les Hannetons de la guerre, bourdonnants et en perpétuelle effervescence, ne nous obligent à sourire, même au milieu des angoisses et des larmes.

N'est-ce pas hier soir que nous avons entendu M. de Follavesnes, au retour de Vichy où il a soigné son foie en compagnie d'Orientaux bien informés, nous enseigner comment nous devrions agir envers la Grèce ? Et c'est ce matin Mme de La Huppe qui, s'étant rencontrée à Biarritz avec un Espagnol glorieusement apparenté, nous apporte en confidence le moyen pratique de mettre l'Espagne dans notre jeu.

Les Hannetons de la paix, aux temps lointains où ils pouvaient à leur aise prendre leur vol selon leur fantaisie, nous ont bien souvent divertis, même lorsque nous n'avions pas envie de rire, et quelquefois aussi gentiment agacés. Mais pas de nostalgie : nous les retrouverons ! Ils n'attendent que la fin du cauchemar pour se remettre en rumeur. Nous aurons les Hannetons de la Victoire, les Hannetons de la reconstruction, de la réorganisation et du rebâtissement, comme nous avions naguère ceux des extravagants plaisirs et des élégances cocasses, comme nous possédons aujourd'hui les Hannetons de la guerre.

Où plutôt ce sont les mêmes — hommes et femmes — qui, dans une atmosphère nouvelle, en d'autres formes et sous d'autres prétextes, tournoient avec le même inlassable vertige, emplissent le monde de leurs bourdonnements et, se cognant aux vitres, font entendre le bruit de leurs ailes froissées.

Et comme, à côté de l'héroïsme de nos soldats, notre époque nous offre l'admirable spectacle de dévouements ingénieux, stoïques et sans cesse renouvelés, comme nous voyons fonctionner à merveille tout un réseau d'œuvres bienfaisantes où des hommes et des femmes de cœur se dépensent avec la plus discrète abnégation, nous avons bien le droit de sourire des agitations saugrenues et des vanités qui n'ont rien perdu de leur frémissement.

D'ailleurs, nos poilus, dont la bienveillance et l'esprit de sacrifice s'accompagnent d'une belle humeur si savoureuse, veulent que, tout en tenant nos âmes à l'unisson des leurs, nous ayons aussi un peu de leur jovialité caustique.

Ne seraient-ils pas les premiers à s'amuser si, cet après-midi, par exemple, ils voyaient comme nous l'éminent dramaturge Victor Du-four, revenu récemment du front italien, en train de courir Paris pour déclarer partout qu'il est indispensable qu'on « lui fasse voir Briand le plus vite possible », qu'il a des choses de la plus haute importance à lui communiquer, et que c'est proprement scandaleux qu'on lui fasse attendre une entrevue ? Songez donc : invité du grand quartier général italien, il a eu un long entretien avec Cadorna, des conversations intimes et fréquentes avec les autres grands chefs, il a été reçu par le roi Victor-Emmanuel ; à Turin, à Milan, il a causé avec une foule de notabilités italiennes. Il a deviné ce que l'on pense de nous, ce que l'on en espère, ce qu'on nous reproche. Il sait des choses que personne encore n'a perçues ou pressenties. Il rapporte la plus précieuse moisson de renseignements. Et Briand qui, ayant sous la main une telle récolte, la néglige ! Il est vrai, ajoute-t-il, amer et vexé, que le ministre est confisqué par le directeur de son cabinet qui fait le vide autour de lui !

Mais qu'est-ce que ce frou-frou de hautes jupes volantes, cette fébrilité convulsive, ce ramage éperdu ? C'est, si je ne me trompe, la trépidante Mme de Virevolte qui, après avoir fait tomber la poussière de ses talons Louis XV sur l'œuvre des *Bourres d'oreille pour servants d'artillerie lourde*, où elle n'avait d'autre prérogative que de verser régulièrement sa souscription, inaugure aujourd'hui, sous la présidence d'honneur d'un amiral en retraite et d'un ancien ambassadeur de France (qui, en activité, n'avait jamais porté ce titre), ses deux œuvres toutes personnelles et harmonieusement jumelles : le *Cornplaster du Combattant* et le *Cure-dents du Combattant*, deux œuvres bien à elle, dont, à la tête du plus reluisant comité, elle sera la présidente.

Vous semblez surpris de rencontrer avenue du Bois, se promenant à petits pas, de l'air le plus tranquille et le plus inoccupé, M. Xavier de Charmoz dont on voit le nom à la tête d'innombrables œuvres importantes et que nous supposons tous ployant, dans une fébrile activité, sous le poids de cette confiance universelle ?

En effet, M. de Charmoz, qui avant la guerre était de toutes les fêtes, est aujourd'hui de tous les comités. Il y a des grades. Homme de Cercle et quelque peu de Sciences, sportsman amateur et mimisme distingué, mêlé aux grandes

affaires par ses relations, M. de Charmoz est un centre de ralliement. Il est indispensable. Il a sa place partout. Personne ne s'étonne de l'y voir. Et s'il est un groupement où, par impossible, M. de Charmoz ne figure pas en nom et en titre, tout le monde de s'en inquiéter.

Quelle compétence, se disent les profanes, et quelles épaules pour des tâches si diverses et si enchevêtrées ! Mais ne vous attendrissez pas, bon peuple ! Vous pensez bien que M. de Charmoz est trop surchargé d'œuvres pour participer à chacune d'elles en particulier. Il en a trop pour verser à une seule d'entre elles la moindre cotisation. Et il a honoré de son nom un si grand nombre de fondations qu'il finit par ne plus savoir celles dont il fait partie ! Néanmoins, son prestige de bienfaiteur est si bien installé que personne ne considérerait comme viable une bonne œuvre sans le concours de l'inévitable et décoratif M. de Charmoz.

C'est à l'infini qu'on pourrait multiplier les réjouissants exemples de cette hannetonnerie de guerre. Mais, après en avoir souri, il est d'une bonne hygiène de se retourner vers les dévouements magnifiques, efficaces et discrets. Par bonheur, ils abondent.

Georges Lecomte.

## Ce que l'on dit

Bravo, toro !

On télégraphie de Pétrograd :

Un aéroplane allemand atterrit près de Loutsk. Les paysans du voisinage informèrent aussitôt le poste militaire russe.

Au moment de l'arrivée des soldats, les aviateurs allemands allaient prendre les airs, mais le bruit de la machine mit la panique dans un troupeau de vaches, dont l'une se rua sur l'appareil, enfonça ses cornes dans le moteur, rendant la fuite impossible.

Les Russes capturèrent l'appareil intact avec les deux aviateurs.

En vérité, cette vache a droit à double ration de luzerne.

\*\*\*

Méfions-nous. Nous sommes instruits — et nous attendons des renseignements complémentaires — que les Allemands, de connivence avec certains neutres, prétendent tirer bénéfice, chez nous, des lendemains de la guerre en introduisant sur les chantiers de reconstruction des pays envahis leurs denrées, produits et matériaux. Déjà, et dans cette intention, ils ont « passé des arrangements secrets ». Déjà, ils fabriquent à outrance, et de louches sociétés d'entreprises générales s'élaborent, hors frontières, pour paraître sur notre territoire, au jour convenable, et offrir le crédit, les moyens de rebâtir, voire même le concours d'architectes étrangers.

Méfions-nous !

\*\*\*

Take Jonesco, le leader du parti des Alliés en Roumanie, qui a si vaillamment défendu la cause de l'intervention, a été élevé à Paris, comme tant de Roumains, et a épousé une Anglaise.

Démocrate, ami des pauvres, au barreau de Bucarest il s'était spécialisé dans les procès de l'Assistance, mais il était trop grand avocat, trop éloquent orateur pour que des millionnaires ne lui aient pas confié plus d'une fois la défense de leurs intérêts.

Un jour, à la barre du tribunal de commerce de Bucarest il devait plaider une affaire de brevet d'invention. Pendant la plaidoirie de l'adversaire, il s'était plongé dans la lecture d'un livre anglais, qui paraissait absorber toute son attention.

Le client, à deux pas, lui faisait des signes désespérés, désolé qu'il était de voir son avocat si étranger à l'affaire dont il avait accepté le soin.

Il finit, grâce à une manœuvre habile, par se rapprocher de son avocat.

Horreur ! Ce que lisait Take Jonesco, c'était la *Vie des Abeilles*, de Maeterlinck.

Allons... Son procès était perdu !

Mais l'avocat adverse se rassied : Take Jonesco se lève, et, en belles périodes, réfute point par point la plaidoirie que les juges viennent d'entendre, aussi disert, aussi clair que le spécialiste qui avait blanchi sous le harnais. Il gagna son procès.

Il en a gagné un plus grand depuis.

\*\*\*

Les lapins étaient le fléau de l'Australie, où leur multiplication formidable désolait les agriculteurs. Tous les moyens avaient été employés pour leur destruction : pièges, poisons, etc., et même l'Institut Pasteur avait été consulté afin de semer parmi ces dévorants animaux une contagion microbienne. Rien n'y faisait.

La guerre est venue, avec la nécessité de nourrir de grandes armées, et les troupeaux de bœufs et d'

mentons ont été abattus. Alors les Australiens, qui pour rien au monde n'auraient voulu manger de leurs haïssables lapins, ont pensé que l'Europe, faute de biftecks, s'en accommoderait peut-être.

Leurs prévisions se sont trouvées exactes. L'an dernier, la Nouvelle-Galles du Sud a exporté 20 millions de lapins, Victoria 5 millions, la Nouvelle-Zélande 5 millions et la Tasmanie un million. Le problème des lapins paraît avantageusement résolu aux Antipodes.

\*\*\*

Le capitaine Koenig, du sous-marin marchand (?) *Deutschland*, est à Berlin, hôtel Adlow, en compagnie d'un expert littéraire, et il a rédigé une narration de son voyage, qui doit former un volume. Le capitaine Koenig pense qu'il y a une place à prendre entre Jules Verne et Pierre Loti.

L'expert littéraire doit éprouver quelques difficultés à animer ce récit, qui ne brille certainement pas par les descriptions de paysages, ni par les relations de batailles. Et quel titre donner à ce chef-d'œuvre destiné à réchauffer l'enthousiasme un peu lassé des patriotes germains. Un aimable écrivain français avait jadis intitulé un de ses livres *Écrit sur l'eau*. Le capitaine Koenig peut lui emprunter, méthode allemande, cette suggestion. *Écrit sous l'eau* nous paraît assez heureux. Tout de même, Jules Verne et Pierre Loti ne sont pas encore dépassés.

\*\*\*

Les troupes grecques honteusement emmenées en captivité au fond de l'Allemagne resteront-elles en ce pays hospitalier (?) ou préféreront-elles un jour rentrer, l'oreille basse, dans leur infortunée patrie ?

Il y avait, à cette installation définitive d'Hellènes en Germanie, un précédent historique qui est d'ailleurs des moins connus : c'est l'établissement en Grèce d'une importante colonie d'Allemands.

A quelques kilomètres au nord d'Athènes, le voyageur qui visite le cimetière de certain village n'est pas peu étonné de ne lire que des noms allemands sur les tombes. Enquête faite, il apprend que cette bourgade a été, pendant quatre-vingts ans, le lieu de résidence d'un nombre important de Bavares amenés en Grèce par le roi Otto.

Les descendants de ces migrants habitent toujours le pays et ont de leurs pères les cheveux blonds et les yeux bleus. Si bien peu parlent encore leur langue d'origine, au moins les cérémonies du culte sont-elles toujours célébrées selon le rite romain.

\*\*\*

En Allemagne, les sujets du kaiser ne se passionnent point pour la guerre au point d'oublier leurs intérêts locaux lorsqu'ils sont menacés. On a parlé naguère de rectifier les frontières de certaines principautés et ce furent de terribles cris d'indignation. Tel petit Etat n'a pas les mêmes règlements que son voisin et, pour bien des Allemands, il y aurait gros désavantage à la réforme. Ainsi, à Kranigfeld, telles maisons sont en Saxe-Weimar, telles autres en Saxe-Meiningen. L'hôtel de ville est coupé en deux par la frontière. Ainsi va-t-il d'une auberge où l'on a le droit de boire une heure plus tard dans une pièce que dans l'autre.

A Wickersdorf, la moitié d'une cuisine de l'hôtel est en Saxe, l'autre dans le duché d'Altenburg. Un jeu de quilles, à Lilienthal, est mi-prussien mi-saxon. Aux jours de repos, différents dans les deux États, on joue d'un côté ou de l'autre. Les habitants de Ruckersdorf (Saxe Royale et Saxe-Altenburg) manœuvrent si bien qu'ils arrivent à ne payer leurs impôts ni ci ni là.

« Restons comme nous sommes, ne touchez pas à nos anciennes limites », disent ces Boches à cheval sur deux États. Et comme ils sont nombreux et que le moment n'est pas de faire « des histoires », l'administration cadastrale hésite.

\*\*\*

La question du beurre, par où commencent toutes les questions alimentaires, même en temps de paix, revient sur le tapis.

Et cela nous rappelle l'histoire du tapis au beurre qu'avait inventée Aurélien Scholl pour se venger d'un pâtissier à la mode.

Il existe aux Halles, racontait Scholl, un endroit où tous les marchands de beurre de Paris viennent goûter aux mottes apportées par les fermiers. Voici comment faisaient ces marchands : ils griffaient un peu de beurre avec leur ongle, portaient leur ongle à leur lèvres, suçaient, puis crachaient le restant sur un tapis de paille mis là tout exprès.

Ce tapis était vendu aux enchères, chaque année, à un grand pâtissier, et cette année-là au pâtissier en question : de là l'excellent goût de ses gâteaux.

Si invraisemblable que fût l'histoire, la boutique de l'ennemi de Scholl était vide le lendemain...

Le Veilleur.

## Billet d'un provincial

Mon cher ami,

Vous voulez bien me demander quel est l'état d'esprit de ma petite ville. Vous me citez un propos du président du conseil : « Je suis sûr de Paris. Vous savez que j'ai bien des moyens de connaître l'opinion de la province. La province a une attitude admirable. »

Vous êtes, mon cher ami, un vieux Parisien, un peu sceptique, et des affirmations, même gouvernementales, ne trouvent pas en vous la foi du charbonnier. Vous remontez aux sources et vous me dites : « Est-ce vrai ? » Et je vous réponds : « M. Briand a parlé d'or. »

Ma petite ville a été très éprouvée par la guerre. Elle est la pépinière de nos alpins, de ces soldats d'élite qui ont été si souvent exposés à la mort. Eh bien ! je vous assure qu'après deux ans de guerre elle a conservé une tenue exemplaire. Elle a du « cran », du « mordant », de « l'allant », elle ne « s'en fait pas » ! Comprenez-moi bien ! Elle sait ce qu'elle doit à ses héros, mais elle a la pudeur de ses deuils. Bref, sa physionomie ne trahit pas ses secrètes inquiétudes.

Ici, les stratèges de café sont rares. Les allumettes ne servent pas à figurer des corps d'armée, et les morceaux de sucre à remplacer l'artillerie lourde. Messieurs les habitués sont divisés en deux camps : les uns souhaitent la réouverture du théâtre municipal avec une saison de grand opéra et d'opéra-comique ; les autres estiment que l'on pourrait, sans inconvénient, revenir aux répertoires du vaudeville et de l'opérette. Tous sont d'accord pour déclarer qu'ils sont « saturés de cinéma ».

Si vous entrez au Cercle, vous entendrez quelques brefs commentaires sur le communiqué, puis d'interminables discussions sur la chasse, à la fois ouverte et fermée. Ah ! quels bons tours on a joués aux gardes et aux gendarmes ! L'un a tué un lièvre comme ceci, l'autre a tué un coq de bruyère comme cela ! Et le vice-président du tribunal avoue en rougissant qu'il a assommé, sans le faire exprès, avec sa canne, une perdrix qui, on ne sait comment, est partie entre ses jambes ; une folle, cette perdrix ! Et puis, tous les exploits contés, on passe aux choses sérieuses, et le poker, tyran redoutable, courbe toutes les têtes sous les lampes aux abat-jour verts.

Les salons, eux aussi, nous donnent toute satisfaction, comme disent nos commerçants. Ils commentent les journaux parisiens, les journaux mondains surtout. Ici, les femmes d'universitaires demandent aux membres du barreau et de la magistrature leur avis sur l'emploi de l'imparfait du subjonctif.

— « M. Henry Bataille, un auteur dramatique célèbre, ne l'emploie plus... »

— « Et M. Gustave Hervé, qui, pourtant, est agrégé ès lettres, l'a en horreur... »

— « Vraiment, ma chère ? »

— « Mais oui, ma chère ! Et que pensez-vous de ces députés qui veulent à tout prix — et même à aucun prix — avoir une édition de luxe des *Fleurs du Mal* de Baudelaire ? »

— « A propos, Baudelaire ? Cela s'écrit-il *Beau* ou *Bau* ? »

— « Les noms propres n'ont pas d'orthographe... »

Là, chez la belle Mme X..., on commente l'acquisition du lieutenant Picq, et l'on constate la reprise des affaires passionnelles. Ah ! que de trésors de psychologie sont dépensés par toutes ces dames !

Dans une rue de la ville, à l'heure de la sortie des ateliers, deux petites ouvrières, pas plus hautes que ça et qui n'ont pour chapeau que leurs cheveux blonds, discutent gravement. Je m'approche ; j'écoute. Et l'une d'elles dit :

— « Je n'ai pas de conseils à te donner. Tu feras ce que tu voudras ; mais, moi, ma résolution est prise : je continuerai à porter ma jupe courte, cet hiver... »

Vous le voyez, mon cher ami, nous avons une attitude admirable ! Nous tenons...

Le Provincial.

## Un incident symptomatique à l'Eglise grecque

Un incident des plus symptomatiques s'est produit hier matin à l'église grecque orthodoxe, 7, rue Bizet. Il est d'usage, à chaque messe, qu'une prière publique soit dite par l'archiprêtre en faveur du roi. Aucun fidèle jusqu'ici n'avait protesté, en raison de la sainteté du lieu.

Mais les derniers événements de Grèce ont provoqué dans la colonie parisienne une indignation telle que des manifestants n'ont pu hier supporter la prière habituelle : ils ont empêché l'archiprêtre de la prononcer.

A la fin de la messe, un des protestataires monta même en chaire et commença à dénoncer la politique de trahison des gouvernants d'Athènes. En vain, un royaliste grec bien connu essaya-t-il d'intervenir. Il n'obtint que d'être fort malmené.

Le discours fut achevé sur la voie publique, devant l'église. De nombreux cris de « Vive la nation ! Vive la France ! Vive l'armée française ! » ponctuèrent son énergique péroraison.

La police n'a eu à aucun moment à intervenir.

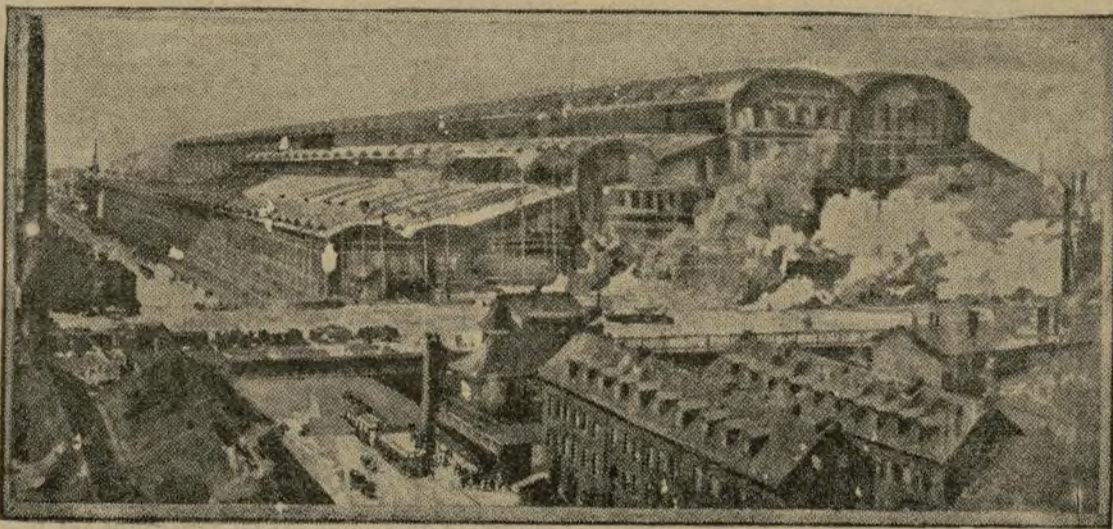
## LE BEL EXPLOIT D'HIER

# DOUZE BOMBES SUR LES USINES KRUPP

(Officiel)

Le capitaine de Beauchamps et le lieutenant Daucourt, pilotant chacun un appareil, sont partis aujourd'hui à onze heures de leur camp d'aviation et sont allés jeter douze bombes sur les usines d'Essen (Westphalie). Nos aviateurs sont rentrés indemnes à leur terrain d'atterrissage, après avoir accompli un raid de huit cents kilomètres.

(Voir plus loin le compte rendu des autres exploits de notre aviation.)



LE BATIMENT CENTRAL DES USINES KRUPP A ESSEN

Les usines Krupp occupent, à Essen, la superficie et la population d'une ville entière. Elles sont, si l'on peut dire, le cœur de l'Allemagne militaire. Aussi les Allemands, redoutant les raids aériens, les avaient-ils entourées de toutes les défenses possibles : projecteurs, canons sur pivot, etc. Ces précautions, on le voit, n'ont pas prévalu contre l'audace de nos aviateurs.

## LE RAID ANNONCÉ

# UNE ESCADRE DE QUINZE ZEPPELINS a tenté d'atteindre Londres

## DEUX D'ENTRE EUX ONT ÉTÉ ABATTUS

On compte une trentaine de morts et une centaine de blessés.

Que les Allemands aient tenté un nouveau raid de zeppelins sur l'Angleterre, avec Londres pour objectif, cela n'a rien qui puisse surprendre nos lecteurs. Après avoir annoncé, le 24 août, le raid du 25, nous annonçons à nouveau à nos lecteurs, le 16 septembre, qu'une autre tentative était en préparation, qu'elle devait avoir lieu avant la fin du mois, et que cette fois des ordres sévères seraient donnés pour que la ville de Londres fût effectivement atteinte.

Cette nouvelle tentative a eu lieu dans la nuit de samedi à dimanche. Nous n'en avons pas encore les détails complets. Il semble bien que la capitale anglaise n'ait pas été éprouvée, les appareils ennemis ne s'étant avancés que jusque sur la banlieue. Un seul résultat est officiellement acquis : deux zeppelins ont été abattus.

Voici les communiqués qui ont été donnés successivement par le gouvernement anglais :

LONDRES, 24 septembre, minuit 55. (Officiel). — Un certain nombre de dirigeables ennemis ont visité cette nuit la côte est et sud-est de l'Angleterre. Des bombes ont été jetées en plusieurs endroits. Le raid continue.

On ne possède actuellement aucun renseignement sur les pertes et les dégâts causés.

Londres, 24 septembre (Officiel). — Un zeppelin a été abattu dans le sud du comté d'Essex. Il est tombé en flammes.

LONDRES, 24 septembre. (Officiel). — Les dirigeables ennemis ont effectué leur attaque sur le comté de Lincoln, sur les comtés de l'est et sur la banlieue de Londres.

L'attaque sur la banlieue a été repoussée par notre défense antiaérienne.

Outre le dirigeable abattu dans la partie méridionale du comté d'Essex et qui est tombé en flam-

mes, un rapport a été reçu suivant lequel un second dirigeable serait tombé sur le littoral de l'Essex ; mais on n'a pas encore confirmation de ce rapport.

On ne possède jusqu'à présent aucun renseignement sur les pertes et les dégâts causés par cette attaque.

D'autres notes officielles sont venues confirmer la perte du second zeppelin. L'une, donnée évidemment avant confirmation, le représentait comme tombé à la mer, au large de la côte d'Essex. Voici la seconde, dont la précision ne peut laisser aucun doute :

Londres, 24 septembre (Officiel). — L'équipage du deuxième zeppelin abattu dans le comté d'Essex, composé de 22 officiers et hommes, a été capturé au complet.

Enfin, un communiqué plus complet donnait une physionomie exacte du raid, auquel a participé une véritable escadre de dirigeables :

Londres, 24 septembre. — Officiel. — Quatorze ou quinze dirigeables ont participé à l'attaque de la Grande-Bretagne de cette nuit. Les comtés du sud-est, de l'est, du centre et le Lincoln oriental ont été les principales régions visitées.

L'attaque contre Londres a été effectuée entre minuit et une heure par un dirigeable venant de l'est, et entre une et deux heures par deux dirigeables venant du sud-est.

Les avions firent des ascensions, les canons spéciaux ouvrirent le feu et les dirigeables furent repoussés.

Sept bombes furent lancées cependant dans les régions du sud et du sud-est. On a à regretter la mort de 28 personnes ; 90 furent blessées.

Deux dirigeables, tous deux grands dirigeables du nouveau type, furent abattus dans l'Essex. L'un

qui tomba en flammes fut détruit avec son équipage. Tout l'équipage, 22 officiers et hommes, du deuxième, fut capturé.

L'on n'a pas encore les rapports détaillés sur les victimes et les dommages causés.

D'autres renseignements que ceux communiqués par l'Amirauté nous permettent d'ajouter quelques détails :

Les télégrammes parvenus de différents endroits entre Londres et la côte de l'Essex décrivent la joie de ceux qui ont assisté à la destruction d'un des dirigeables ennemis vers une heure du matin.

Attirés hors de chez eux par le bruit des canons spéciaux, les habitants avaient gagné des positions avantageuses, d'où ils voyaient le dirigeable fuir vers l'est, éclairé par les rayons que les projecteurs concentraient sur lui. En même temps, les obus éclataient tout autour du zeppelin à une distance si faible qu'il paraissait certain qu'il dût être atteint.

Brusquement, il se produisit un éclair, suivi d'une grande flamme qui illumina le ciel.

De tous côtés, les spectateurs poussèrent des hurrahs, regardant le dirigeable en flammes descendre lentement et devenir une masse énorme de feu, toujours tenue sous les rayons des projecteurs.

Voici, d'après un témoin, quelques détails intéressants sur la chute de celui des zeppelins auquel il est fait allusion dans le second communiqué officiel.

« La canonnade qui accueillit le raid des zeppelins fut entendue jusqu'à minuit trente, puis elle cessa, faisant place à un silence profond.

« A ce moment, on aperçut dans le ciel une sorte d'éclat rouge qui dura dix secondes. Un peu plus tard, on vit des flammes ramper sur le sommet d'un dirigeable qui ne fut bientôt qu'une masse de feu.

« Avant de s'abattre définitivement, le zeppelin se dressa verticalement et tomba la pointe en avant. »

#### LA SITUATION MILITAIRE

### Les résultats acquis de la bataille de la Somme

L'ennemi a tenté un effort pour combattre les reconnaissances de notre aviation. Le résultat de cette tardive hardiesse est que dix de ses appareils ont été abattus. La nuit suivante, deux zeppelins ont été perdus au cours d'un raid sur l'Angleterre. Jamais notre maîtrise de l'air ne s'était mieux affirmée; car la gloire de ces combats, si éclatante soit-elle, ne représente qu'une faible part des exploits quotidiens accomplis par nos aviateurs, soit qu'ils volent au-dessus des lignes ennemies pour rapporter à notre artillerie les renseignements nécessaires au réglage du tir, soit qu'ils forment au-dessus des vagues d'assaut de notre infanterie une sorte de cavalerie aérienne qui découvre et détruit les centres de résistance.

Nous ne sommes pas seulement les maîtres de l'air. Depuis deux mois et demi que dure la bataille de la Somme, la supériorité de notre artillerie et l'ascendant de notre infanterie se sont manifestés par ce fait que toutes nos attaques ont réussi, au lieu que les contre-attaques de l'ennemi ont toujours échoué, le plus grand nombre faute d'avoir pu atteindre nos lignes, les autres parce que le terrain qu'elles étaient parvenues à nous enlever leur a été repris immédiatement. Il suffit, pour apprécier la valeur de ce résultat, de se souvenir des alternatives incessantes de la lutte en Champagne, en Artois et devant Verdun. Cette fois, l'équilibre est rompu non par l'ennemi, mais par nous, et en notre faveur.

Durant cette période de dix semaines, nous avons conquis 180 kilomètres carrés de terrain, soit 10 de plus que les Allemands n'ont pu en gagner en six mois devant Verdun. Nous avons fait 34.503 prisonniers et pris 144 canons, dont plus de la moitié lourds, 500 mitrailleuses et de nombreux engins de tranchées.

Dans cette bataille, les Allemands ont engagé, du 1<sup>er</sup> au 9 juillet, dix-huit divisions; du 10 au 31, ils en ont amené douze nouvelles et ont ramené une deuxième fois trois des précédentes; durant tout le mois d'août, d'incessants déplacements ont été opérés encore, et au total, jusqu'à l'heure présente, soixante-sept divisions nouvelles et dix-sept bataillons ont paru sur la Somme. Toutes ces unités sont revenues de la cruellement éprouvées par les pertes subies, diminuées non seulement en nombre, mais en valeur.

Tels sont les avantages que nous a valu la bataille de la Somme. Elle n'est pas terminée, mais elle est déjà victorieuse, et les résultats acquis répondent de ceux qui suivront bientôt.

Jean Villars.

## LA GUERRE AÉRIENNE

### 29 COMBATS SUR LE FRONT DE LA SOMME

Dix appareils allemands abattus, quatorze mis hors de combat. Guynemer abat son dix-huitième avion ennemi.

Dans la journée d'hier, l'aviation ennemie s'étant montrée plus active que de coutume, nos escadrilles de chasse ont livré sur la plus grande partie du front de véritables batailles aériennes. Nos pilotes ont remporté de grands succès et dominé incontestablement l'adversaire.

Sur le front de la Somme, vingt-neuf combats. Quatre avions ennemis sont abattus : l'un tombe dans le bois des Vaux; deux autres, attaqués successivement par le sous-lieutenant Guynemer, descendent en flammes après quelques minutes de combat. Le sous-lieutenant Guynemer, de ce fait, a, dans la même journée, descendu son dix-septième et son dix-huitième avions. Le quatrième, enfin, s'est écrasé sur le sol au sud de Misery.

Trois autres appareils allemands, sérieusement touchés, tombent désemparés vers Estrées et dans la région de Péronne. Quatre avions ennemis sont contraints d'atterrir dans leurs lignes. Il se confirme, d'autre part, qu'un des avions allemands, donné comme sérieusement touché dans la journée du 22 septembre, a été abattu entre Misery et Villers-Carbonnel.

Plus au sud, entre Chaulnes et l'Avre, six appareils allemands ont été abattus : l'un d'eux tombe en flammes près de Chaulnes, au cours d'un combat livré par quatre de nos appareils à un groupe de six avions ennemis; le second est tombé à Licourt, le troisième à Parvillers, le quatrième est vu s'écrasant sur le sol au sud de Marchélepot, le cinquième et le sixième, abattus par le même pilote dans un combat qui mit aux prises une de nos escadrilles avec un groupe de six avions allemands, tombent dans la région d'Andechy et l'un d'eux dans nos lignes.

Dans la région au nord de Châlons, un fokker tombe en flammes à proximité de nos lignes et un autre fokker paraît sérieusement touché.

Dans la région de Verdun, un avion ennemi, mitraillé de près, glisse sur l'aile et descend sur la côte du Poivre.

A l'est de Saint-Mihiel, un fokker pique verticalement dans ses lignes.

En Lorraine, un de nos pilotes poursuit un appareil allemand jusqu'à 20 kilomètres dans ses lignes, tue le passager et contraint l'avion

à descendre en vrille. Un autre avion ennemi s'abat dans la forêt de Gremecy.

Enfin, dans les Vosges, deux avions ennemis piquent dans leurs lignes d'une façon anormale à la suite de combats avec nos pilotes.

#### Un aviateur américain mort pour la France



L'AVIATEUR KIFFIN ROCKWELL

Un deuxième pilote de l'escadrille américaine vient de donner sa vie pour la France : le sergent Kiffin Rockwell a été tué le 15 septembre près de Thann. Il était âgé de vingt-quatre ans.

Originaire de la Caroline du Nord, Kiffin Rockwell, qui avait fait ses études à l'Université de Virginie, s'engagea, au mois d'août 1914, dans la légion étrangère avec son frère Paul, son ami Thaw, Victor Chapman et d'autres encore.

Rockwell avait été blessé grièvement en mai 1915, dans une attaque à la baïonnette près d'Arras. Passé dans l'aviation, il se fit bientôt connaître comme un pilote habile.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Dimanche 24 Septembre (78<sup>e</sup> jour de la guerre)

#### 15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, notre artillerie s'est montrée active au cours de la nuit. L'ennemi a faiblement réagi.

Ce matin, une attaque allemande, lancée SUR LA FERME DU BOIS LABE et sur nos positions au sud, a été prise sous le feu violent de nos mitrailleuses et de nos canons. L'ennemi s'est dispersé avant d'avoir pu aborder nos lignes, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nous avons facilement repoussé plusieurs tentatives allemandes SUR LA COTE DU POIVRE ET AU SUD-EST DE THIAUMONT.

#### 23 HEURES.

En dehors d'une lutte d'artillerie assez violente AU SUD DE LA SOMME et DANS LES SECTEURS DE THIAUMONT ET DE FLEURY (rive droite de la Meuse), on ne signale aucun événement important sur l'ensemble du front.

#### LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 23 au 24 septembre, sept de nos avions ont lancé quarante-six obus de 120 et quatre de 150 sur les usines de la région de Rombach et de Thionville.

Dans la nuit du 22 au 23 septembre, un zeppelin a survolé la région de Calais. Violamment bombardé par nos batteries antiaériennes, il a été contraint de s'éloigner sans avoir jeté aucun projectile.

#### Communiqué britannique

#### 12 HEURES 30

AU SUD DE L'ANCRE, l'artillerie a montré de part et d'autre une très grande activité au cours de la nuit.

A L'EST DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, nos troupes ont pénétré dans les tranchées ennemies, d'où elles ont ramené un certain nombre de prisonniers.

#### Communiqué belge

Lutte d'artillerie DANS LES REGIONS DE RAMSCAPPELLE, DE DIXMUDE ET DE RENINGHE.

#### Communiqué de l'armée d'Orient

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA STROUMA, les troupes britanniques ont attaqué de forts détachements bulgares AU NORD DE KOPRIVA ET VERS LE LAC TAHINOS.

DU MONT BELES AU VARDAR, la lutte d'artillerie a repris avec une assez grande violence. A L'EST DE LA CERNIA, les Serbes ont progressé AU NORD-OUEST DE KAJMAKALAN et fait des prisonniers.

A notre aile gauche, de violentes contre-attaques bulgares ont été repoussées aux abords de la cote 1.550 avec de fortes pertes pour l'ennemi. Nos troupes ont marqué une légère progression AU NORD-OUEST DE FLORINA.

### VOTRE BÉBÉ DOIT MANGER

pour que ses petits bras et jambes deviennent proportionnés à son estomac volumineux. Il doit dormir pour qu'il puisse manger davantage. C'est pourquoi la question de son alimentation est si importante, et c'est pourquoi une alimentation non appropriée éteint la vie d'un si grand nombre de bébés. La meilleure nourriture pour les nourrissons est le lait maternel, mais s'il fait défaut le meilleur succédané est la Farine lactée Nestlé, aussi digestive, aussi pure, aussi saine, aussi sûre que le lait de la mère.

Ayuntamiento de Madrid

# DERNIÈRE HEURE

## L'avance russe sur le Haut-Sereth

PÉTROGRAD, 24 septembre (Communiqué du grand état-major) :

Sur le front du Pripet à la frontière roumaine, des combats acharnés ont eu lieu en plusieurs endroits. Hier, l'ennemi a opposé une vigoureuse résistance à notre avance sur le Sereth supérieur, dans la région de Manaivu-Karbuzov; toutes ses contre-attaques ont été repoussées par notre feu et nous avons fait 1.500 prisonniers appartenant à des contingents austro-allemands.

FRONT DU CAUCASE. — A la suite des combats qui ont eu lieu dans la région située au sud de la petite ville d'Elleu, nos détachements ont progressé.

### L'offensive russo-roumaine dans les Carpathes

GENÈVE, 24 septembre. — On mande du grand quartier général austro-hongrois à la Zeit :

« Les troupes russo-roumaines se livrent à des attaques continuelles contre les hauteurs qui, des deux côtés, dominent Dornavatra. »

D'autre part, suivant une dépêche de Pétrograd à l'agence Havas, les Russes seraient à cinq kilomètres de la chaussée de Kirlibaba-Dornavatra, qui est la seule voie des Carpathes boisées; l'apparition des Russes sur cette voie créera un grave danger pour les forces ennemies opérant dans la région.

### Le neveu du mikado au quartier impérial russe

PÉTROGRAD, 24 septembre. — Le prince impérial japonais Kanin, neveu du mikado, est arrivé à Moscou, d'où il est parti immédiatement pour le quartier impérial.

Il a été reçu par le grand-duc Georges et par M. Motono, ambassadeur du Japon.

### La situation sur les fronts roumains

#### Nouvelle retraite bulgare-allemande en Dobroudja

GENÈVE, 24 septembre. — La nuit dernière, près de Janoshigy, les troupes bulgare-allemandes ont dû se replier sous la poussée de leurs adversaires.

D'après des nouvelles officielles de source autrichienne, l'armée roumaine emploie maintenant, dans la Dobroudja, de l'artillerie japonaise.

#### Les aviateurs roumains bombardent des cantonnements ennemis

BUCAREST, 21 septembre. — Plusieurs avions roumains ont bombardé hier les cantonnements ennemis dans la Dobroudja. Les bombes sont tombées sur des bivouacs bulgares.

### L'Allemagne a promis Salonique et aux Bulgares et aux Turcs!

PÉTROGRAD, 23 septembre. — Le Novoie Vremia déclare que l'Allemagne a conclu des traités avec la Turquie et la Bulgarie, aux termes desquels elle promet, à la fois, à ces deux pays les villes de Cavalla, Xanthia et Salonique.

Le journal attire l'attention des puissances neutres sur cette nouvelle preuve de la mauvaise foi allemande. (Radio.)

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— On mande de Budapest que le député Rakowsky, président du parti catholique hongrois, vient de mourir à Sabutz. Le défunt avait encore pris part aux violents débats de ces jours derniers. On l'appelait le « Comte de Fer ».

— Le tsar a confirmé les statuts du Comité russe, créé sous la présidence du grand-duc Nicolas Michailovitch, pour aider à la reconstitution de l'Université de Louvain et de sa bibliothèque, détruites par les Allemands.

— Une dépêche de Berlin aux Basler Nachrichten annonce que, à partir du 1<sup>er</sup> octobre, dans l'intérêt de la jeunesse, pour économiser l'éclairage, et pour d'autres raisons, les maisons de Berlin et de sa banlieue devront être fermées des 9 heures du soir.

— L'ambassadeur d'Espagne auprès du gouvernement britannique, de retour de Saint-Sébastien, a eu une longue conférence avec le ministre espagnol des Affaires étrangères. L'entretien a porté principalement sur la question des exportations de charbons anglais.

## LE RAID DES ZEPPELINS

### Les victimes — Les dégâts

LONDRES, 24 septembre. — Officiel. — Les derniers rapports indiquent qu'il est probable que douze dirigeables au plus ont pris part au raid de la nuit dernière.

Les rapports de police de province indiquent que les dégâts sont minimes.

Dans une ville du Midland cependant, un certain nombre de bombes ont été jetées et ont tué deux personnes et en ont blessé onze. On craint, en outre, que deux personnes ne soient ensevelies sous les ruines. Des dégâts ont été causés à la gare et une douzaine de maisons et de magasins ont été démolis. L'église et un entrepôt ont été incendiés.

Il n'y a aucune autre perte que celles qui ont été annoncées dans les districts hors de la métropole et quoique le nombre des bombes jetées soit important, les dégâts sont insignifiants. Un grand nombre de bombes sont tombées à la mer ou dans des espaces découverts.

Dans la métropole, 17 hommes, 8 femmes et 3 enfants ont été tués; 45 hommes, 37 femmes et 17 enfants ont été blessés.

Un nombre considérable de petites maisons et de boutiques ont été démolies ou incendiées; deux usines ont été particulièrement endommagées; plusieurs wagons ont été détruits.

Aucun dégât d'importance militaire n'a été signalé.

### Le dirigeable abattu dans le comté d'Essex

LONDRES, 24 septembre. — Le zeppelin que l'on a vu descendre en flammes dans le comté d'Essex est tombé, comme le précédent, au milieu d'un champ. Il a heurté un arbre qui a amorti quelque peu sa chute.

Les débris du zeppelin forment un amas de six mètres de hauteur. Quelques-uns des cadavres des hommes de l'équipage ne portaient aucune trace de brûlure et les traits étaient parfaitement reconnaissables.

Le commandant a été reconnu à son uniforme. Certains hommes ont dû sauter hors de la nacelle avant que le dirigeable ait touché le sol, car on a trouvé les cadavres à quelque distance des débris. L'un d'eux a été ramassé à près de 1.500 mètres du point de chute.

## LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures 50

### Un aviateur anglais qui l'échappe belle

Au sud de l'Ancr, l'ennemi a lancé trois attaques successives contre nos lignes à l'ouest de Lesbœufs. Il a été repoussé chaque fois en subissant des pertes.

L'activité aérienne a encore été considérable. Hier, nos aviateurs ont réussi cinq bombardements sur des gares, occasionnant de grands dégâts.

Dans un combat aérien, il y a eu choc des deux avions. L'aviateur ennemi est tombé verticalement tandis que notre aviateur, après une chute de plusieurs milliers de mètres, réussissait à redevenir maître de son appareil et à retraverser heureusement les lignes. Il avait volé plus de trente kilomètres avec une machine sans direction.

En tout, nous avons détruit cinq appareils ennemis et deux autres sont tombés très endommagés. Cinq des nôtres manquent.

### Communiqué de Salonique

FRONT DE LA STROUMA. — Nos troupes ont traversé la rivière en trois endroits et ont occupé Jenmina qui avait été incendiée, chassant l'ennemi devant elles. Elles ont attaqué ensuite Karatzkov-Bala où elles ont rencontré de fortes positions. Notre artillerie a dispersé avec succès une contre-attaque de Neveljem (est Neotien).

Les artilleries navale et de campagne ont bombardé avec succès les tranchées ennemies.

FRONT DE DOIRAN. — Nos patrouilles ont déployé une grande activité, mais la brume entrave l'action de l'artillerie.

### Une insurrection aux Indes néerlandaises

ROTTERDAM, 24 septembre. — On mande des Indes néerlandaises au Telegraaf que la ville de Djambi (île de Sumatra) est menacée par les indigènes mutins. La panique règne parmi les Européens qui ont dû se réfugier sur des navires sous la protection des forts. (Radio.)

## Un succès italien dans le Haut-Cordevole

ROME, 24 septembre (Commandement suprême) : Sur le front du Trentin, l'ennemi continue ses tentatives de diversion.

Dans la vallée de Ledro, dans la journée du 22, nous avons repoussé un groupe ennemi, au nord-est de Lenzumo.

Dans la vallée de l'Astico, à l'aube du 23, pendant un intense bombardement sur le mont Cimon, l'explosion de deux mines ennemies nous a obligés à nous replier à une centaine de mètres de la cime. La position que nous avons abandonnée est tenue sous le feu de barrage de notre artillerie.

Dans le val Sugana, dans la soirée du 22, l'ennemi a renouvelé une attaque sur le Civaron. Elle a été promptement repoussée.

Dans le Haut-Cordevole, par de hardies opérations de surprise, un de nos détachements s'est emparé d'une position avancée vers le sommet du mont Sief, mettant en fuite ses défenseurs.

En réponse aux tirs ennemis sur Cortina d'Ampezzo, et dans la zone de Misurina, nous avons bombardé la gare de Silliam et le chemin de fer de la vallée de Drava.

Sur le Carso, la nuit dernière, l'ennemi a lancé contre la cote 208 et la cote 144 de violentes attaques qui ont complètement échoué grâce à la vigilance et à la résistance des nôtres.

## LA GRÈCE ET LES ALLIÉS

### Une méfiance bien justifiée

Nos représentants à Athènes n'ont toujours pas pris contact avec le cabinet Calogeropoulos.

ATHÈNES, 23 septembre. — Il n'y a encore eu aucun contact entre les ministres de l'Entente et le gouvernement qui poursuit des pourparlers par l'entremise des représentants de la Grèce à Paris et à Londres.

Les puissances de l'Entente ont fait observer que la question primordiale est pour elles, non pas l'intervention de la Grèce dans le conflit actuel, mais l'assurance que l'armée d'Orient sera en sécurité.

L'Hestia dit que M. Zaïmis, ayant sondé les puissances alliées au sujet de l'intervention, s'est heurté à une opposition persistante due au manque de sincérité du gouvernement grec et à la faiblesse de celles de ses forces militaires que les Alliés peuvent employer dans les Balkans.

L'enquête sur l'attentat commis contre la légation de France est terminée; le dossier a été remis au procureur du roi.

### Une compagnie grecque prisonnière des Bulgares

LONDRES, 24 septembre. — On mande d'Athènes à l'agence Reuter :

On annonce officiellement que les Bulgares, en abandonnant Florina, obligèrent la compagnie du 33<sup>e</sup> régiment d'infanterie grecque, qui tenait garnison dans cette ville, à partir avec eux.

#### Le gouvernement grec proteste à Berlin

ATHÈNES, 23 septembre. — Le gouvernement grec fait connaître qu'il a adressé une protestation nouvelle et très énergique au gouvernement allemand au sujet de la nouvelle contrainte exercée sur le contingent grec de Florina. Il exige la remise immédiate de ses soldats et s'élève en même temps contre la violation des promesses officielles de l'Allemagne. (Radio.)

## Le paquebot Caucase échappe à un sous-marin allemand

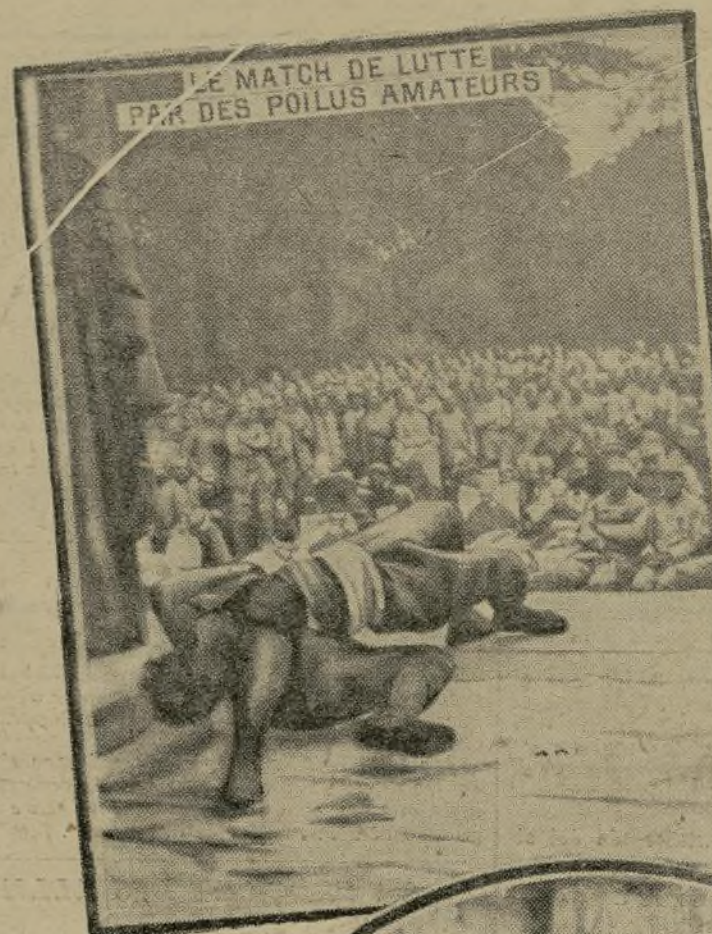
MARSEILLE, 24 septembre. — Le paquebot Caucase, de la Compagnie des Messageries Maritimes, est entré ce matin sain et sauf dans le port de la Joliette.

Ce navire, qui fait le courrier de Madagascar, a été poursuivi et canonné par un sous-marin auquel, grâce à sa vitesse et à d'habiles manœuvres, il a pu échapper sans éprouver la moindre avarie.

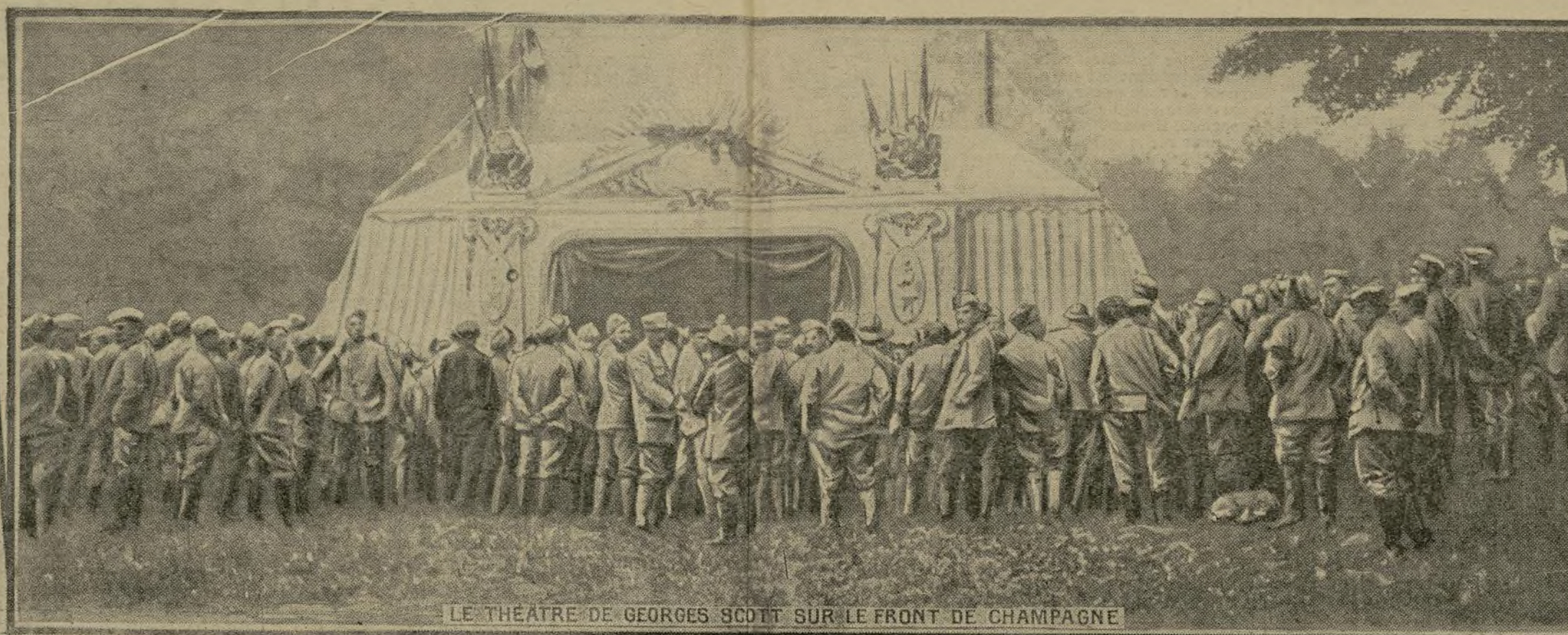
Au moment de l'attaque, tous les officiers et l'équipage étant à leur poste, le commandant ordonna à tout le monde de se coucher. En dépit de ses ordres, une embarcation fut mise à la mer; elle a été recueillie par un vapeur avec cinq rescapés.

Grâce au sang-froid du commandant, le Caucase est rentré au port sans avarie.

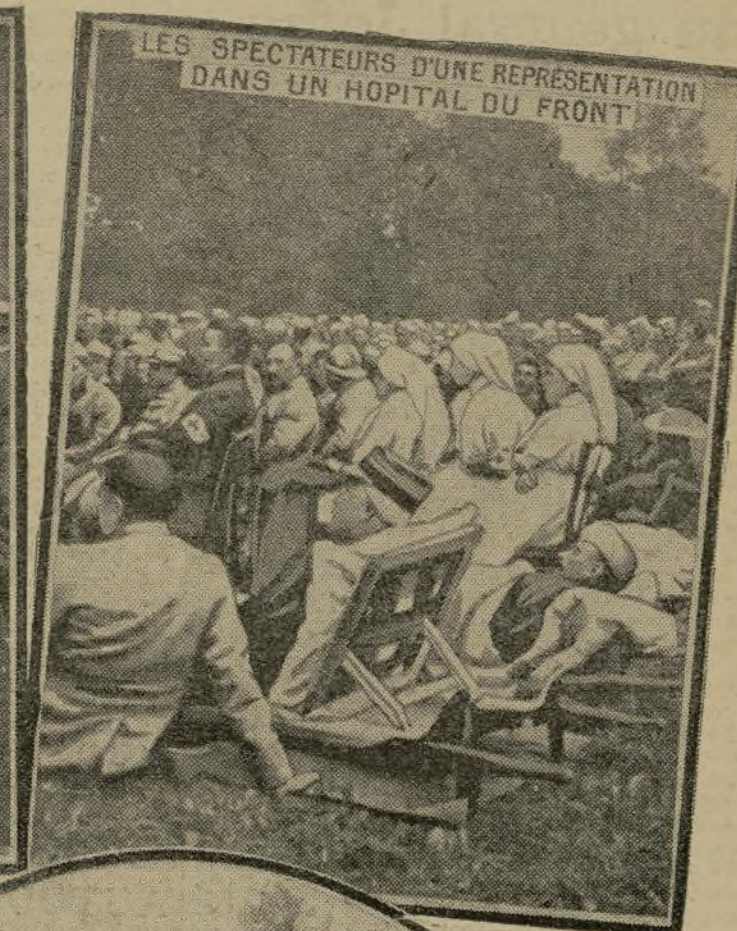
# UNE PREMIÈRE DU "THÉÂTRE AUX ARMÉES" SUR LE FRONT DE CHAMPAGNE



LE MATCH DE LUTTE  
PAR DES POILUS AMATEURS



LE THÉÂTRE DE GEORGES SCOTT SUR LE FRONT DE CHAMPAGNE



LES SPECTATEURS D'UNE REPRÉSENTATION  
DANS UN HOPITAL DU FRONT



MME SARAH BERNHARDT SUR LE FRONT



MME DUSSANNE (1) ET NIZAN DE LA COMÉDIE FRANÇAISE (2)  
VIENNENT PRÊTER LEUR CONCOURS A UNE MATINÉE



DEUX POILUS DRESSENT UNE CORBEILLE QU'ILS VONT OFFRIR AUX ARTISTES

Nous avons eu l'occasion de parler, à diverses reprises, du « Théâtre aux Armées ». Prenant acte de la réussite des représentations organisées par les poilus et grâce à des moyens de fortune, çà et là, sur le front, M. Emile Fabre, administrateur de la Comédie-

Française, eut l'idée du projet qui fut réalisé par le peintre militaire Georges Scott. Ainsi fut créé le théâtre quasi officiel des armées qui, depuis lors, poursuit une triomphale « tournée » en arrière de toute la ligne de bataille.

## La journée du général Joffre

Un journaliste russe, M. Nemirovitch Dantchenko, correspondant du *Bousskoïe Slovo* a eu récemment l'honneur d'être reçu au quartier général par le général Joffre. Après avoir constaté qu'il était demeuré, malgré ses deux années de campagne et ses fatigues épuisantes, aussi vigoureux et aussi alerte de corps que d'esprit, après avoir tracé sa physiognomie que l'image a rendue populaire, notre confrère donne les renseignements suivants sur la journée du généralissime.

Voici d'abord le cadre : Au rez-de-chaussée, une grande salle transformée en cabinet de travail : la nuit personne n'ose le déranger car on sait combien le court repos qu'il s'accorde lui est indispensable; mais, dès l'aurore, tout s'anime. Le général va partir pour le front, tous ses fidèles collaborateurs sont réunis dans son cabinet. Avant son départ il les voit tous, il donne à chacun les ordres nécessaires et lit tous les rapports. Même pour ses absences les plus courtes, il veut indiquer les mesures à prendre en cas d'imprévu.

Le général est debout devant la cheminée. Un des généraux de son état-major est assis devant une immense table couverte d'un tapis vert sur lequel des cartes sont clouées. Ni encrier, ni téléphone. Joffre écrit avec de grands crayons de couleur et déteste le téléphone. On lui présente une feuille qui contient le rapport quotidien.

Il est sept heures. Joffre regarde impatiemment l'horloge; au septième coup entre le général de Castelnau qui lit un rapport complet sur tous les événements de la nuit et donne les renseignements obtenus par les aviateurs, les patrouilles de reconnaissance ou bien encore fournis par les prisonniers. Joffre semble écouter d'une oreille distraite, mais cette distraction n'est qu'apparente; en effet, il arrête le lecteur au moindre fait qui lui semble important et qui se rattache aux opérations en cours, soit en France, soit sur les autres fronts.

Il se tient également au courant de toutes les informations diplomatiques; il s'enquiert de tous les renseignements militaires et politiques se rapportant à la guerre, avant de préciser ses instructions pour le lendemain.

A 9 h. 30, trois grandes automobiles stationnent devant la porte de la villa. A 10 heures, départ. L'itinéraire a été strictement établi la veille et aucun changement n'est admis; les voyages du généralissime sont en liaison intime avec le schéma des opérations. Pour donner une idée de ses randonnées, il suffit de dire que pendant ces vingt-quatre mois de guerre Joffre a parcouru dans son auto plus de 150.000 kilomètres.

Les voyages ne le fatiguent pas. S'ils sont accomplis de jour, Joffre continue à travailler en voiture; mais il lui arrive souvent de se transporter la nuit afin de gagner du temps, car il prend volontiers son repos dans sa limousine ou dans son wagon, aussi bien que dans son lit. Il déjeune où et quand il peut et ne consacre jamais à ses repas plus d'un quart d'heure.

Il surveille rigoureusement l'exécution de ses ordres et exige de ses généraux des rapports courts et précis d'où toute phraséologie est impitoyablement exclue. Les phrases inutiles ont le don de le mettre hors de lui.

— C'est bon pour le temps de paix, dit-il.

Durant ses inspections, pour éviter de perdre un temps précieux, il fait venir ses généraux à des rendez-vous fixés d'avance, s'entretient avec eux devant son auto ou bien les emmène avec lui pour qu'ils lui fassent leur rapport en cours de route. Toutefois, dans les secteurs importants, il descend de voiture

pour étudier attentivement les nouvelles défenses et aborde souvent les soldats dans leurs abris blindés pour se rendre compte que rien ne leur manque. Au milieu de ses poils il se sent en famille : il rit, il plaisante et leur parle affectueusement. Ce sont peut-être les moments les plus heureux de sa vie.

Après ces inspections, Joffre retourne au quartier général et se remet au travail. La fin de sa journée est consacrée à la lecture de nouveaux rapports. Le généralissime se plaît à examiner toutes les nouvelles inventions et assiste aux expériences. Ses capacités de travail sont remarquables et surprennent tous ceux qui l'entourent.

Il reçoit régulièrement les représentants des armées alliées. Le général Jelinsky, par exemple, est introduit; aussitôt tout le monde quitte la pièce. Jelinsky lui communique les nouvelles des fronts russes, les dépêches de l'état-major et les directives de son chef suprême. Joffre l'écoute en silence, demande les éclaircissements nécessaires, puis les deux généraux, penchés sur leur carte, échangent leurs opinions.

Le dîner du généralissime est servi assez tard; il y prend part avec ses collaborateurs les plus intimes. On n'y parle jamais de la guerre. Joffre est très gai et d'une cordialité charmante. Il a grand appétit, boit peu et ne fume jamais.

Sa grande distraction consiste à feuilleter les journaux humoristiques et rien ne l'amuse comme de découvrir une caricature spirituelle dont il a fourni le sujet.

Depuis qu'il commande en chef les armées de la République, le général Joffre n'a jamais eu la moindre indisposition; malgré l'effort surhumain qu'il est obligé de fournir, sa belle humeur demeure inaltérable.

Et le secret de cette belle humeur est connu de tous : c'est la confiance absolue dans la victoire de la France et de ses alliés. (Radio.)

## AUTOUR DE LA BATAILLE

« Le nombre des blessés est inimaginable... Il est impossible de résister... C'est trop pour nos nerfs... »

Extraits de lettres trouvées sur des prisonniers allemands :

D'une lettre écrite le 30 juin, dans la Somme :

... La canonnade est épouvantable ici. La première ligne n'est plus reconnaissable. Les abris, de 7 mètres de profondeur, sont absolument défoncés et aplanis. Le 63<sup>e</sup> régiment d'infanterie est parti en ligne avec 1.200 hommes; il en est revenu 200.

Cette offensive amènera-t-elle la paix ? Espérons-le.

Du 12 août (sans indication de lieu) :

Lundi soir, nous sommes allés en première ligne, mais quelles difficultés pour y parvenir : les boyaux à 7 et 8 kilomètres en arrière des tranchées sont démolis, et il faut passer en rampant. C'était très pénible, et beaucoup sont restés en route, tués ou blessés par le tir de barrage. Nous reçûmes en arrivant aux tranchées un feu roulant qui dura toute la journée. Les abris s'écroulaient, et nous attendions la mort d'un instant à l'autre. Beaucoup ont été enterrés vivants.

C'est trop pour nos nerfs. Tous ont mal à la tête et ne savent où se fourrer. Chacun souhaite la mort, car il est absolument impossible d'y résister. Dans les abris, on saute comme des balles de caoutchouc. C'est le cinquième jour que nous sommes dans la tranchée. Je me demande comment j'en sortirai. C'est à devenir fou...

De Saint-Quentin, 20 août :

Nous sommes arrivés ici cette nuit et allons probablement repartir pour l'Allemagne aujourd'hui même. Le nombre des blessés est inimaginable, et on ne peut le croire qu'en le voyant. Si cela continue encore un mois dans la Somme, nous serons tous anéantis. On peut estimer nos pertes à 8 ou 10.000 hommes par jour, et cela depuis le 21 juin.

## Le trésor des humbles.

Vous l'avez deviné, ce trésor c'est la santé.

Puisque la Fortune s'est montrée parcimonieuse à leur égard, en leur refusant les biens de ce monde, les humbles doivent en toute sagesse, puisque l'homme est un capital, conserver jalousement leur unique richesse : eux-mêmes.

Sans être doté de lumières spéciales en matière financière, il tombe sous le sens qu'un capital n'a de valeur réelle qu'autant qu'il est productif d'intérêt. Il est donc de toute importance, pour celui qui n'a d'autres ressources que le fruit de son travail, de se maintenir constamment en état de produire et de n'exposer jamais, de ne risquer jamais de son inappréciable trésor : la santé.

Veillez donc sur elle; ne commettez pas ce crime envers vous-même, d'attendre passivement qu'elle soit irrémédiablement compromise. Dès la première attaque de la maladie, fût-elle légère, ne lui permettez pas de revenir à la charge, car cette intruse finirait tôt ou tard par s'impatroniser sans vergogne chez vous.

Méditez ce que nous écrit M. O. Jarin, cultivateur à Rolher, par La Motte-Chalançon (Drôme), et que son exemple vous soit salutaire :

« Malade depuis deux ans, des suites de refroidissements prolongés et négligés, je souffrais de tiraillements d'estomac; j'avais des étourdissements; je manquais de sommeil et j'avais des cauchemars, des tintements dans les oreilles, des éblouissements; j'avais toujours froid aux mains et aux pieds. Sans succès j'avais consulté les médecins, lorsque j'appris que les Pilules Pink donnaient des résultats surprenants. J'en ai pris et viens de les finir il y a quelque temps. Je suis enchanté de leur résultat et ne sais comment vous remercier. Je pense que ma lettre apprendra aux malades que vos pilules sont un excellent remède. »

Et maintenant, vous aussi, dites aux Pilules Pink : délivrez-nous du mal; vous serez exaucé.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

## LE CONGRÈS NATIONAL des coopératives

La Fédération nationale des coopératives de consommation, qui n'avait plus réuni depuis 1913 les délégués de ses nombreuses sections, a ouvert, hier matin, au Palais des Fêtes, rue Saint-Martin, son troisième congrès.

Les questions relatives à la vie chère seront principalement discutées.

## 56.000 SUISSES PROTESTENT contre les déportations du Nord

GENÈVE, 24 septembre. — La *Suisse Libérale* apprend que, jusqu'à aujourd'hui, 10.000 exemplaires de la pétition contre les déportations du nord de la France, organisée par le docteur Fécot, de Leysin, et rédigée dans les trois langues nationales, ont été expédiés (les quatre cinquièmes sur demande spéciale) dans toutes les parties de la Suisse.

Il en est déjà revenu 1.075 portant 55.580 signatures.

## LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUTS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1/45 le 1/2 kg.)

## LES MUSIQUES DES TROIS GARDES AU TROCADÉRO



LA MUSIQUE SERBE



LES TROIS CHEFS



LA MUSIQUE BELGE

Un très beau concert a eu lieu hier après-midi dans la grande salle des fêtes du Trocadéro, au profit des œuvres de guerre. Les musiques de la garde royale serbe, du régiment des guides belges et de la garde républicaine de Paris ont exécuté un programme de choix qui leur a valu de véritables ovations, devant une salle absolument comble.

## Les soldats d'Orient au Jardin colonial

Tout près des fossés du fort de Vincennes le Jardin colonial groupe ses baraquements perfectionnés, ses pavillons exotiques, sa mosquée, ses cases et ses portes chinoises. Il y a, en plein bois suburbain, le plus curieux mélange de toits aigus, de terrasses à l'arabe, de sèches constructions de guerre et de parterres à la française. Le détour d'une allée vous y fait apercevoir tout à coup des murs blanchis à la chaux ou fleuris d'arabesques, des abris démontables et des vestiges de monuments d'autrefois rapportés de nos lointaines colonies. Cela se détache sur un paysage clair, aux pelouses verdoyantes, aux eaux paisibles, aux massifs et aux arbres touffus. Mais plus étranges encore apparaissent, sur ce fond de tableau disparate, les blessés qui y habitent.

Dès l'entrée, le contraste de la nature, de la pierre et des visages vous saisit. Contre la grille, voici un pavillon éréclé, aux mosaïques éclatantes. Des Annamites veillent, baïonnette au canon, courts, râblés, avec leurs fines petites figures de cire que nous ont rendues familières les statues cambodgiennes des musées. Quoique notre visite soit attendue, ils nous accompagnent d'un œil soupçonneux, nous guidant d'un signe bref. L'allée se rétrécit, gagne un pont construit à la manière des ponts sacrés de l'Inde. Des cases de feuilles et de bois sont dressées sur le gazon. A l'une d'elles s'accote un noir accroupi dans la pose des sculpteurs d'or du pays yolo. La face luisante est bandée de linges éblouissants, rappel de l'heure douloureuse. Voici le pavillon de l'Indochine au toit penché où s'allonge le serpent de porcelaine.

Le Jardin des colonies fut créé, naguère — c'était en 1907 — en vue d'une exposition monstre de produits et curiosités d'Orient. Après avoir servi d'école d'agriculture coloniale, il fut, avec la guerre, promu à un plus glorieux office : transformé en hôpital militaire, le Jardin colonial, par une association d'idées heureuse, abrite maintenant les soldats des terres africaines et d'Extrême-Asie.

Le chirurgien et le médecin arabes qui nous font les honneurs de l'hôpital nous présentent leurs pensionnaires. Ce sont des nègres drapés dans des peignoirs blancs et bleus. Avec leurs coiffures bigarrées, ils ressemblent à de sages matrones.

— Voici mon ami Dialouké, un brave-croix de guerre... Combien as-tu tué de Boches ?...

Le Sénégalais rit largement et déclare, flegmatique :

— Ça y a bon, « mazor » ! Moi y en a tué sept !

Je n'ai plus envie de trouver à ce brave un air de bonne femme ! Nous voici dans le pavillon de Madagascar. Aux murs sont restées pendues les sagais, les piques et les lances. Il est passé le temps où ces armes leur étaient exclusivement familières. Ils connaissent maintenant d'autres engins de mort. Les lits s'alignent côte à côte. Il n'y a que de grands blessés ici. Mais une bonne humeur enfantine règne. Au bout de la salle, un noir superbe, que ses deux jambes dans le plâtre n'attristent point, chante d'inénarrable façon le refrain fameux : *Auprès de ma blonde...* Voilà de quoi enrichir le répertoire du tam-tam national ! Notre approche l'arrête, médusé.

— C'est, ici, un brave entre les braves. Croix de guerre avec palmes et musicien distingué. Allons, prends ta musique... et fais attention de ne pas nous écorcher les oreilles !

Le nègre prend un arc tendu d'une ficelle et d'un fil de fer, gratte la corde de son index recourbé, approche « l'instrument » de sa bouche. On se demande quelle musique va sourdre. Mais voici que, suivant les mouvements de la langue, le son s'incurve, rebondit. On parvient à suivre un rythme continu, monotone...

Nous revenons à travers le parc. Au détour de l'allée la mosquée se dresse, fleurie de cannelures dorées. La porte ouverte, c'est la merveilleuse surprise des tentures chaudes et des tapis brodés. Celui-ci, devant l'« eb mibrabe » a été envoyé par le sultan du Maroc. La lampe est un don du général Lyautey. Pieds nus, un Arabe est venu se prosterner. Ce sera bientôt l'heure de la prière du soir... — MICHEL ANNEBAULT.

## Une fête africaine aux Tuileries

Aux Tuileries, dans les serres de l'Orangerie, parées par un soleil de circonstance, un repas d'honneur, en commémoration de la victoire de la Marne, a été offert, hier, à midi, par « l'Algérienne », société de secours, à plus de mille blessés de l'armée d'Afrique.

M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat, présidait, assisté de son collègue M. Thierry, de Mme Régis, présidente de « l'Algérienne », de MM. Colin, sénateur, et Cuttoli, Thomson, Trouin, députés d'Algérie. Des toasts furent portés par MM. Idriss ben el Hadj Mançour, Colin et Cuttoli.

M. Raymond Poincaré, accompagné du général Duparge, vint lui-même, vers 2 h. 30, saluer les soldats blessés.

Une nouba avec danses et chants, ainsi qu'une visite au « Concours Lépine » ont terminé cette fête improvisée.

# LA VIE SPORTIVE



AU PARC DES PRINCES. — Union contre Ligue

## FOOTBALL ASSOCIATION

**Les Unionistes battent les Ligueurs.** — Au vélodrome du Parc des Princes s'est déroulé hier le premier grand match d'association de la saison. Ce match, qui mettait en présence l'Association Sportive Française (U.S.F.S.A.) et le C.A. de Paris (Ligue), a offert un grand intérêt : l'A.S.F. a triomphé du C.A.P. par 2 buts à 1.

Rien n'a été marqué dans la première mi-temps. Dès la reprise, sur faute d'un arrière, un penalty est décidé ; donné par Renier, il est rentré, sur une reprise, par Courquin, de l'A.S.F. ; un peu plus tard, sur un excellent dégagement de Parsys, Garrett prend le ballon et marque un second but.

Le but du C.A.P. a été marqué par Vialmonteil, deux minutes avant la fin.

Avant le match, les équipes premières de l'Olympique et de l'U.S.A. de Clichy se sont rencontrées sur le même terrain ; l'U.S.A.C. a battu l'Olympique par 2 buts à 0.

**La Coupe Dewar (U.S.F.S.A.).** — Equipes premières. — A Charentonneau, sur le terrain du C.A.P., le C.A. du XIV<sup>e</sup> a battu, hier après-midi, le Gallia Club par 1 but à zéro.

**Autres matches.** — Racing Club de France (2) bat Championnet Sports (1) par 7 buts à 1 ; C.A.S. Générale (3 B) bat J.A. de Saint-Ouen par 6 buts à zéro ; U.A. des Chantiers (1) bat Française de Noisy (1) par 4 buts à 2 ; U.A. des Chantiers (2) bat J.S. Clodoaldienne (2) par 7 buts à 2 ; C.A. de Paris (3) bat U.A. des Chantiers (3) par 7 buts à zéro ; U.A. du XX<sup>e</sup> (1) bat U.A. du XX<sup>e</sup> (réserve) par 2 buts à 1 ; Espérance de Versailles (1) bat J.A. de Montrouge (1) par 6 buts à 3 ; A.S. Française bat C.A. de Paris par 2 buts à 1 ; E.S. Parisienne et J.A. de Saint-Ouen font match nul (1 but à 1) ; C.A.S. Générale (1) bat U.S. Suisse (1) par 4 buts à zéro ; E.S. Saint-Maur-A.P.F. (1) bat Gauloise de Pantin (1) par forfait ; Saint-Louis de Vaugirard (2) et F.C. de Vaugirard (2) font match nul (1 but à 1) ; Saint-Louis de Vaugirard (1) bat F.C. de Vaugirard (1) par 10 buts à zéro ; Lorette Sports (1) bat S.C.O. Parisien (1) par 9 buts à 1 ; F.A. Club (1) bat A.S. Maisons (1) par 4 buts à 2 ; F.A. Club (2) bat U.A. Argenteuil (1) par forfait.

**Le Trophée national.** — Le C.F.I. vient de publier le règlement d'une épreuve de guerre qui s'appellera le « Trophée national ». Elle se jouera par éliminations successives. Le vainqueur final sera détenteur pendant un an du challenge créé pour la circonstance et offert par la Ville de Paris.

Toutefois, le vainqueur ne pourra pas prendre le titre de champion ou trophiste de France, qui appartient à l'Olympique Lillois et qui ne sera remis en compétition qu'à la fin des hostilités.

## FOOTBALL RUGBY

**Le match Stade-Racing.** — Le premier match de rugby de la saison s'est disputé hier après-midi à Colombes, entre les équipes premières du Racing Club de France et du Stade Français. C'est ce dernier club qui a triomphé, battant le R.C.F. par 17 points (5 essais et 1 but) à 5 (1 essai et 1 but).

En équipes secondes, le Stade a battu le Racing par 9 points à 3.

## CYCLISME

**Le Critérium des 100 kilomètres.** — L'Union Vélocipédique de France a fait disputer hier matin le Critérium des 100 kilomètres, épreuve créée en remplacement du Championnat de France, qui lui ne sera pas disputé pendant toute la durée des hostilités.

Le départ a été donné route de Saint-Cyr. L'itinéraire, qui est le même que celui du Championnat de France, passait par Versailles (grille de l'Orangerie, départ), Saint-Cyr, Trappes, Le Perray, Rambouillet, Ablis, les Essarts-Saint-Symphorien (virage), Ablis, Rambouillet, les Vaux-de-Cernay, Dampierre, Voisins-Bretonneux et la côte de la Minière ; l'arrivée était jugée au sommet de cette dernière montée, sur le plateau de Satory.

50 coureurs sur 56 engagés se sont rangés à l'appel du starter, qui, à 8 h. 6, leur a donné le signal de l'envolée.

C'est Ali Neffati qui a remporté l'épreuve, battant à l'emballage Juseret, Guillemain et neuf autres concurrents. Résultats :

1. Ali Neffati (H.C.P.), en 3 h. 33 m. 40 s. ; 2. Juseret (U.S.N.), à une longueur ; 3. René Guillemain (C.A.S.G.) ; 4. Lucien Cazalis (U.S.N.) ; 5. René Soupeau (C.A.S.G.) ; 6. Verkeyn (C.E.P.) ; 7. Raymond Pierre (C.A.S.G.) ; 8. Lucien Vergely (C.E.P.) ; 9. Gaston Chatelain (U.V.F.) ; 10. Ferdinand Chéron (F.A.S.) ; 11. Marcel Grellet (C.A.S.G.) ; 12. Personne (U.V.F.), à 8 h. 33 m. 50 s., etc.

## MARCHE

**Les 100 kilomètres des Audax.** — Partis samedi soir à 10 heures de la porte de Vincennes, les aspirants au brevet de 100 kilomètres d'Audax pédestre sont rentrés hier soir, à 7 h. 30, ayant accompli le parcours.

L'itinéraire suivi par les concurrents était le suivant : Paris (porte de Vincennes, 0 kil.), Joinville, Champigny, La Queue-en-Brie, Ozouer-la-Ferrière (24 kil. 400), Coubert, Soignolles, Melun (51 kil. 700), Réau, Brie-Comte-Robert (70 kil. 100), Servon, Lésigny, La Queue-en-Brie (83 kil. 400), Champigny, Joinville et Paris (porte de Vincennes, 100 kil.).

Partis au nombre de cinquante-sept, sur soixante et un inscrits, cinquante ont couvert le parcours.

En voici les noms : G. Piétrons, R. Dekker, Ch. Bonney, A. Fournier, L. Voisenet, E. Levavasseur, G. Lefèvre, M. Nahmias, D. Raskin, P. Boisseau, R. Euliot, H. Reisz, H. Huserot, M. Poullet, A. Horeballe, H. Mathis, R. Dupuy, A. Giroux, A. Dennebouy, R. Vallet, J. Daraux, Mlle Paulette Vassart, R. Boutin, A. Michaud, A. Baron, L. Herbert, H. Epstein, A. Magliara, E. Rognault, G. Gérard, L. Moullier, F. Lacour.

M. Ancelin, H. Fromenté, R. Valentin, M. Le Joncourt, H. Gibonne, A. Gouzon, H. Laurent, L. Lefèvre, L. Delmas, L. Fouaux, P. Sarrazolles, C. Gaetz, H. Lemoulinier, H. Braunstein, H. Thiriot, M. Kemmel, R. Thiberville, M. Hautrive, H. Hee, Dujardin.

## CROSS-COUNTRY

**La saison à l'U.S.F.S.A.** — La grande Fédération d'amateurs organisera la Coupe nationale de cross country (3<sup>e</sup> année), aux dates suivantes : 12 novembre (6 kil.), 17 décembre (8 kil.), 21 janvier (10 kil.) et 25 février (12 kil.). De plus, des interclubs seront organisés les 29 octobre, 26 novembre, 7 janvier (Petit Lemonnier), 4 février (handicap) et 11 mars.

## LAWN-TENNIS

**A la Boule.** — Résultats du tournoi d'hier, au profit de la Croix-Rouge :

Championnat simple messieurs. — Premier tour : Lefebvre bat Frotte, 6-1, 6-3 ; Curtis bat Bassalo, 6-0, 6-1 ; Robert Laurentz bat Meunier, 10-2, 3-6.

Deuxième tour : Nogard bat Danet, w.o. ; Desté bat Baur, 6-1, 6-1 ; Huffer bat Bryan, 6-1, 6-5 ; baron Saillard bat Blairon, 6-1, 6-4.

Championnat double messieurs. Premier tour. — W. Laurentz et R. Laurentz battent Lemoine et Bernheim, 6-4, 6-1 ; Danet et Lefebvre battent Curtis et Huffer, 6-3, 4-6, 6-4.

Championnat double mixte. — Premier tour : Mme Pigneron et W. Laurentz battent Mlle Magnien et M. Meunier, 6-0, 6-1.

Handicap simple messieurs. — Premier tour : Fraeys (scr.), bat Lefebvre (30/3), 6-1, 4-6, 6-5 ; Blairon (scr.) bat de Saint-Pierre (2/6), 6-5, 6-5 ; Magnien (5/6) bat Demaris (30), 6-0, 5-6, 6-3 ; Meunier (5/6) bat Gentien (15/2), 6-5, 6-3 ; Dasté (2/6) bat Bernheim (3/6), 6-2, 6-2 ; Bryan (15) bat Ehrenberg (15-1), 4-6, 6-3, 6-4.

Handicap double mixte. — Premier tour : Mlle J. Collier et baron Saillard, 2-6, battent Mlle et M. Beaugé (4/6), 6-4, 6-3.

## AVIATION

**Une mort glorieuse.** — Le capitaine d'artillerie aviateur Bernard Ayral, cinq fois cité à l'ordre du jour, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre, vient de trouver la mort au cours d'une reconnaissance sur le front. Au début de la guerre, il était lieutenant observateur à Poperinghe, en Belgique ; nommé capitaine au commencement des opérations de la Somme, il s'était toujours fait remarquer par son audace et son courage.

## COURSE A PIED

**Un record féminin.** — Miss Bessie Grandemange, dans un championnat professionnel féminin organisé à Mudge (Nouvelle-Galles du Sud) de 100 yards, a battu le record précédent de 12 secondes, en courant cette distance en 11 secondes 2/5.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ. Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants, spécialité pour militaires. Toile, blanc, lingerie, etc... Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, etc... Ménage, chauffage.

**BREVETS ET BACCALAURÉAT**  
Révision rapide par correspondance  
FIGIER, 53, rue de Rivoli, 53 - PARIS

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## La classe de math

— Elève Sigot, savez-vous ce que c'est qu'un cancre ?

— Vous ne répondez pas ? Oh ! Vous faites aussi bien, allez ! (*Murmures d'approbation à droite.*) Si vous sortiez quelque chose, ce ne serait qu'une bêtise ! (*Rires étouffés à gauche.*) Un zéro ! Vous entendez, Sigot, un zéro ! Vous ne serez jamais qu'un zéro, un raté, quoi ! Un bon à rien !... (*Nouveaux signes d'approbation sur toute la ligne.*) Silence, là-bas !... Eh ! dites-moi, jeune homme, quels sont vos projets d'avenir ?... D'abord, en avez-vous, seulement ?

— Oui, M'sieur.

— Vraiment ! Cela est extraordinaire !... Et lesquels, s'il vous plaît ?... Marchand des quatre-saisons, probablement... ou décrotteur de souliers, car enfin, avec votre ignorance crasse... (*Eclat de rire général.*)

— P'p'a veut que j'entre à Saint-Cyr.

— Répétez ! Non, mais répétez-le donc !... A Saint-Cyr ! Ah ! ah ! ah ! C'est à se tordre !... Pourquoi pas à Polytechnique ?... A Saint-Cyr !... Non, non, taisez-vous, de grâce ! Vous allez nous rendre tous malades !... Saint-Cyr ! Quelle audace !... Mais d'abord, pour y aller, il faudrait que vous passiez l'année prochaine dans la classe de Math. Et ça, vous n'y entrez jamais ! Vous entendez, jamais ! jamais !... Et puis, tenez, allez vous asseoir !

Tout penaud, je retourne à ma place, car c'est moi, le cancre, le bon à rien, le zéro, le raté !... Est-ce ma faute, à moi, si le lycée m'étouffe, si les livres m'embêtent, et si le prof me fait bâiller !... Décrotteur de chaussures, marchand des quatre-saisons ?... N'étaient les honneurs restreints qui en relèvent, pourquoi donc pas ? A pousser la petite voiture, on fait jouer ses muscles ; à broser des godillots, on dépense sa force... Diable d'idée que p'p'a a là, de vouloir, au contraire, me fourrer le nez dans des bouquins !

Et tandis que, dans sa chaire, M. Mourin, mon très antipathique professeur, continue d'expliquer une théorie, je pense, oreilles closes et œil vague, au match de football de dimanche dernier. A la bonne heure ! Parlez-moi de cela !... Football, tennis, natation, canotage, bicyclette, auto, et toi, mon rêve, aviation ! Ah ! Tout cela vaut la peine que l'on vive !... Hein ?... Quoi donc ?... Aie !... Que je répète ce qu'il vient de dire, le prof ?...

— Oui, oui, Monsieur Sigot, tonitrué le père Mourin. Ah ! ah ! Je vous y prends encore !... Vous n'écoutez pas un mot !... Et ça veut entrer dans la classe de Math !... Jamais ! Comprenez-vous ? Jamais ! Jamais ! Jamais !...

Jamais ! Oh ! le grand mot, qui, mieux qu'un double cadenas, me ferme la salle, là-bas, au bout du couloir, la belle salle verte, aux fenêtres cintrées, où sont admis les élus ! Jamais !... Oh ! Te mettre au défi, sale type moqueur, te donner un flagrant démenti, et, malgré tes méchants pronostics, y entrer, dans cette fameuse salle, y entrer, oui, la tête haute !... Mais comment ?... 34 sur 35, est-ce là un titre pour franchir le seuil respecté de la salle verte ?...

Et, comme un glas funèbre sonne sur mes convalescentes le mot cruel du père Mourin : « Jamais !... Jamais !... Jamais !... »

\*\*\*

Pourquoi tout cela me revient-il en tête aujourd'hui ? C'est si vieux ! 1914 ! vers le mois de mars ou avril... Oh ! Que ma blessure me fait mal !... Eh oui ! Cela est vieux ! Que de choses depuis ! Mon engagement volontaire avec la classe 15 !... Mon entrée — oh ! quelle joie ! — mon entrée dans l'aviation !... Mes premiers galons... Mon premier avion abattu... Ma première palme... Dieux ! que je suis donc cahoté dans cette sale auto d'ambulance !... Mon stage au cours d'élèves officiers : me voilà sous-lieutenant... Agir, se battre, risquer sa vie... Ah ! Cela me va ! Et rien, rien, pas une égratignure ! Et puis, il y a quinze jours, un éclat de shrapnell, au-dessus des lignes allemandes... Est-ce assez stupide ! Heureusement, le Coucou n'a rien eu !... Aie ! Aie ! Quand donc va-t-on arriver ? Oh ! là, là ! Ce qu'on saute ! C'est effrayant comme Paris est mal pavé !... Oh ! Mais je connais ce quartier-là ! Je le connais même très bien !... Voilà le pâtissier qui nous vendait ses « arlequins » !... Bien sûr, maintenant à droite le débit de tabac... Dire que, dans ce temps-là, je ne fumais que des bouts dorés... Et aujourd'hui : vive la bouffarde !... On tourne ?... Alors, quoi ? C'est le lycée !... Bonjour, mon vieux !... Matin ! Tu as un bien beau drapeau !... Tiens, tiens, mais... Oh ! La Croix-Rouge !... Le lycée-ambulance !... Je vais au lycée !...

Et j'y entre en auto, comme M'ossieu le Ministre le jour des prix !... Ça va toujours, père Du Cordon ? Oh ! Pardon, Madame !... Pouvais-je aussi m'imaginer voir à la place du portier cette imposante dame à coiffe blanche ?... La cour !... La cour de récréation !... Oh ! Mais on y a mis des fleurs, des lauriers-roses, des pots de géraniums, des hortensias... Eh ! On n'est pas mal sur cette civière, mieux certes que dans l'auto... Oh ! Mon ancienne classe ! Salut, M'sieur Mourin ! Suis-je bête ! Il y a des lits... Mais alors, M'sieur Mourin ?... Ah ! Parfaitement ! Dans l'aile gauche du lycée, réservée aux élèves.

Nous suivons le couloir, encore, encore... jusqu'au bout ?... Mais au bout, voyons, au bout, c'est la salle verte... l'ancienne salle de Math... Non, non, vous vous trompez... Je n'y entrerai jamais, jamais... Vous savez bien, M. Mourin l'a dit !... Nous approchons pourtant... la porte s'ouvre... Pour moi ? Oui, pour moi ! Pour moi tout seul ! Oh ! Par exemple !...

— Un pa-léon-to-lo-gué !

Je dois avouer que cette révélation ne produisit pas sur moi l'effet que mon oncle semblait attendre : rencontre d'un paléontologue sur la falaise ne rentrait pas pour moi dans la catégorie de ces inévitables catastrophes qui bouleversent la vie d'un peuple.

Et mon bon oncle s'indigna de mon indifférence. — Quoi, cela ne le fait pas bondir ? Mais comprends un peu, sapristi, comprends que, voici cinq ans, pas un jour je n'ai manqué d'explorer la falaise, pas un jour je n'ai failli d'aller inspecter les Roches-Noires à la marée descendante ; que falaise et grève sont un peu mon domaine, que diable ! Tout le monde sait que je m'occupe d'ammonites, mais même l'été, quand ces imbéciles de Parisiens viennent ici, ils ne sont pas arrivés depuis deux jours que déjà ils sont au courant de mes études, qu'ils ne ramassent pas une ammonite sur le sable sans me l'apporter, comprenant fort bien qu'elles sont presque ma propriété ; et il faut qu'un jour, sur ma falaise, je me trouve nez à nez avec un olibrius qui vient me voler mes ammonites !

Mon oncle avait dit tout cela d'une seule haleine, et son indignation était telle qu'il en oubliait de manger.

— J'avoue..., fis-je.

Mais, fort heureusement, car je n'aurais jamais su qu'avouer, mon oncle me coupa la parole.

— Et sais-tu ce qu'il cherche ? Non, mais le sais-tu ?

Je fis non de la tête.

— L'Ammonite d'or ! tout simplement.

— Ah ! il y croit donc ! fis-je fort à propos, me souvenant des fureurs de mon oncle contre les gens du musée qui n'y croyaient pas, eux.

Mais il haussa les épaules.

— Il y croit ! il y croit ! Sait-il seulement ce que c'est qu'une ammonite ! Quelque farceur,

Et, tel un damné absous pénétrant au Paradis, j'en franchis le seuil glorieux...

Une voix douce m'interroge : « Désirez-vous quelque chose ? »

Si je désire ?... Oh ! oui !... Voyons, quel jour est-ce ?... Mercredi, 4 heures... Quelle chance ! M. Mourin fait son cours... Alors, une âpre joie rendant ma réponse rauque :

« Je voudrais bien voir M'sieur Mourin. »

Et, tandis que benévole et paternelle, il s'approche de mon lit un quart d'heure après, je lui lance tout crûment, en guise de bonjour, dans une ardente soif d'ironique vengeance :

« Vous ne me reconnaissez pas ?... Sigot ! Vous savez bien, Sigot, le cancre, le bon à rien, le raté, le zéro !... Eh ! eh ! M'sieur Mourin, cette classe de Math où je ne devais entrer jamais, jamais, jamais !... Cela vous épate, hein ?... »

Et, lui désignant sur la chaise ma tunique où brille le galon d'or :

« M'y voilà tout de même ! Et comment !... »

M.-L. Arsandaux.

## Faits divers

**Tamponnement de tramways.** — Deux tramways sont entrés en collision, hier matin, à 9 h. 1/2, à l'aiguillage de l'avenue des Grésillons, à Asnières.

Par suite du choc des plus violents, vingt personnes qui occupaient les voitures ont été blessées. Treize d'entre elles ont reçu des soins à l'hôpital Montesquieu, à Asnières. Les sept autres ont été conduites à l'hôpital municipal de Saint-Denis, mais toutes, sauf une, ont pu rejoindre leurs domiciles après avoir reçu des soins.

**Morte au restaurant.** — A une heure de l'après-midi, hier, une dame, paraissant âgée de soixante ans environ, de forte corpulence et vêtue de noir, s'est tout à coup évanouie, dans un restaurant où elle était attablée, 10, boulevard Sébastopol.

Un médecin-major, qui se trouvait là, lui prodigua des soins, mais vainement. La malheureuse ne tarda pas à rendre le dernier soupir, succombant, croit-on, à une congestion cérébrale.

**Brûlée vive.** — Par suite de l'explosion d'une lampe à alcool, Mme Léonie Vinet, âgée de quarante-deux ans, demeurant 20, rue Broca, a été, hier, grièvement brûlée sur diverses parties du corps.

Elle a été transportée à l'hôpital Cochin.

## Communiqués

Le ministre de l'Instruction publique vient de prendre un arrêté aux termes duquel une session de l'examen institué spécialement pour les étudiants de nationalité étrangère originaires de pays où l'enseignement secondaire n'est pas organisé de façon équivalente à l'enseignement secondaire français, et qui demandent à s'inscrire dans les facultés ou écoles d'enseignement supérieur, s'ouvrira au siège de chaque faculté le lundi 6 novembre.

La rentrée des classes des écoles commerciales de la chambre de commerce de Paris, temporairement réunies dans les locaux de l'avenue Trudaine pour la durée des hostilités, aura lieu lundi 2 octobre prochain.

L'Œuvre des Bains-Douches pour le front, 57, rue Saint-Dominique, fait un nouvel appel au public en faveur de nos combattants.

quelque fumiste, un âne, à coup sûr, qui ne saurait distinguer une ammonite d'une coquille d'escargot !

Cette pensée parut le calmer un peu. Il se jeta sur le bifteck, trop cuit, en effet, et le dévora avec autant d'ardeur, je crois, qu'il eût dévoré le fameux paléontologue rencontré sur la falaise.

Quand le bifteck eut disparu :

— Quand j'ai vu cet homme sur la falaise, j'ai eu comme un pressentiment. Ce n'était pas un homme du pays ; et jamais, à Villers, on n'a vu d'étranger en dehors de la saison d'été ; et puis un homme qui se promène sur la falaise, où il n'y a rien à voir qu'une sorte de lande inculte, cela m'a paru louche, et de loin j'ai observé son manège.

Il allait, venait, s'approchait du bord, se baissait de temps en temps, ramassant des objets qu'il blâit examiner curieusement.

— Chercherait-il des ammonites ? ai-je pensé avec une angoisse que je ne veux pas nier...

Alors je suis allé vers lui. Il m'a salué avec un sourire ; je lui ai rendu poliment son salut, puis comme il se taisait :

— Serait-il indiscret de vous demander ce que vous cherchez ?

— Mon Dieu, non, me dit-il, toujours en souriant, le monstre, je cherche des ammonites.

En entendant cela, je ne sais pas comment je ne suis pas tombé à la renverse.

— Des ammonites ! ai-je fait.

Alors, lui, l'imbécile :

— Ce sont des coquillages fossiles, de forme contournée, que l'on nomme ainsi...

— Je sais ! Je sais !

Non ! mais tu vois cet idiot qui voulait m'apprendre ce que sont des ammonites à moi, à moi Hugues Rabourdin.

— Ah ! a-t-il fait, je vous demande pardon ! Tout le monde doit savoir à Villers ce que c'est

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 25 SEPTEMBRE 1916

## L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Que se passait-il ?

Enfin, il entra en coup de vent, ferma violemment la porte de la grille et, comme un ouragan, pénétra dans la villa.

— C'est tout de même pas une heure pour rentrer, fit Pénélope de sa cuisine, avec son franc parler de bonne aimée de ses maîtres.

— Melez-vous de vos sauces, riposta mon oncle aigrement.

Ah ! oui, décidément, il y avait quelque chose. Il s'assit, déplaça sa serviette avec rage et se mit à manger, furieusement, si je puis dire. J'étais fort intriguée.

A la fin :

— Qu'avez-vous, oncle Hugues, vous paraissez de fort méchante humeur ?

— Hé ! qui ne le serait pas, après ce qui m'arrive !

Je le regardai.

— Que vous arrive-t-il de si grave ?

Mais, à cette interrogation, il répondit par une autre interrogation :

— Sais-tu bien qui je viens de rencontrer sur la falaise ?

— Non.

— Je te le donne en cent... Mais tu ne devinerais pas.

Et, scandant les mots :

## THÉÂTRES

LE DRAME « CRIME ET CHÂTIMENT »  
A ÉTÉ REPRIS AVEC SUCCÈS A L'ODÉON

Du chef-d'œuvre de Dostoïevsky *Crime et Châtiment*, MM. Paul Ginisty et Hugues Le Roux ont tiré un drame en sept tableaux qui vient d'être repris avec succès à l'Odéon.

On sait à quelles difficultés on se heurte dans ce genre d'adaptation qui ne permet guère autre chose que de situer des scènes violentes et de souligner des contrastes. Le drame de conscience que Dostoïevsky a puissamment bâti sur un très simple fait divers ne gagne son relief dans le roman qu'à travers une importante gamme de nuances dont chacune a son importance si l'on veut suivre et comprendre le caractère logique d'une évolution exceptionnelle et implacable. Le crime est rapide : il n'a pas été prémédité ; il ne donne lieu qu'à une scène brève, il n'est que le prologue, le point de départ du drame intérieur, qui aboutit au châtimement moral.

Un peu dépouillé par les nécessités d'ordre scénique, le drame n'en conserve pas moins, devant les feux un peu vifs de la rampe, une rigoureuse beauté.

M. Yonnel, dans le rôle de Rodion Romanovitch, a réalisé un type slave d'une vérité remarquable. Sa victime, Mme Odette de Feh, a eu une mort émouvante, après une vie de vieille usurière. La douce Sonia, qui, la dernière, avait quitté son antre les mains vides, est Mlle Guéreau, dont les qualités sont visibles. M. Duard est un policier qui peut considérer le crime comme un des Beaux-Arts. MM. Maurice Lamy, Darras et Scheffer ; Mme Kerviel, dans le rôle de Catherine, Mme Berangère dans celui de Doumia, complètent les mérites d'une troupe homogène, qu'un public nombreux a sincèrement applaudie. — PIERRE BOISSIE.

LUNDI 25 SEPTEMBRE

## La Soirée

Comédie-Française. — Mardi, 8 heures, les *Copistes de Marianne*, Ripet et la Houpe.  
Opéra-Comique. — Jeudi : *Carmen*.  
Odéon. — Mardi, 7 h. 15 : *La Jeunesse des Mousquetaires*.  
Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.  
Gymnase. — A 8 h. 30, *Le Grand Raymond*.  
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche et jeudi), *Le Maître de forges*.  
Porte-Saint-Martin. — Mardi, *le Sphinx*.  
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Dranol*.  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.  
Th. Réjane. — *Glorieuse victoire anglaise sur la Somme*.  
Mat. jeudi, 2 h. 45, Dim. 2 h. 15 et 4 h. 30.  
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça gazet*.  
Cluny. — A 8 h. 30, *Le père le Pudeur*.  
Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *Le Legs de danse*.  
Renaissance. — A 8 h. 30, *L'Hôtel du Libre Echange*.  
Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance*.  
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2 : Mac Norton et 15 vedettes et attractions. Un petit Régain (sketch).  
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Double jeu* ; En Alsace avec nos chasseurs. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.  
Omnia-Pathe. — *Laquelle ? Toison d'or* (comédie) ; *Un cadeau qui tombe du ciel*. Actualités militaires.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — tous les jours, mat. et soir.

que les ammonites. Ce pays est célèbre pour cela. L'argile des falaises en est très riche ; cette argile très particulière qui n'est en somme que du colloïde est même appelée « villersien »...

— Ainsi, ai-je fait, vous êtes venu ici uniquement pour chercher des ammonites ?

— Uniquement, et je compte rester ici jusqu'à ce que j'aie découvert une ammonite d'or. Car, au sein des argiles, il se forme...

— Oui ! oui ! ai-je dit. — Si je ne l'avais pas interrompu, il allait m'expliquer ma théorie de la métallisation des fossiles. Peut-on être aussi bête !

— Vous vous occupez donc de paléontologie ?

— C'est ma passion !

— Puis, tout à coup :

— Mais permettez-moi de me présenter.

— Et il m'a tendu un carton en me disant qu'il était descendu à l'hôtel du Calvados, je crois. J'ai fourré ce carton dans ma poche et je suis parti, furieux, en le saluant à peine. Voilà !

Mon oncle alors a fouillé dans sa poche et m'a passé un bristol froissé, où j'ai lu :

PIERRE MARGERIE

32, rue Boursault.

Et voilà comment j'ai appris le nom, l'adresse et la profession de l'étranger descendu à l'hôtel du Calvados et qui intrigue tant Mlle Lafoupie et Boldric.

Si j'étais bonne camarade, je partirais sur le champ leur faire part de ce que je sais.

Mais j'ai idée que ce serait inutile, car ces demoiselles doivent être aussi renseignées que moi. Comme l'a dit Jeanne Boldric, il n'y a rien de caché pour ces dames la poste. Ceci, entre parenthèses, n'est pas en l'honneur de leur discrétion.

20 novembre 190...

Il a fait aujourd'hui, par extraordinaire, une journée absolument adorable, une journée de fin d'été.

## BLOC-NOTES

## CORPS DIPLOMATIQUE

Son Exc. sir Henry Howard, ancien ministre de la Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège, se rend à Rome pour remettre au pape Benoît XV ses lettres de rappel. Il est remplacé par le comte de Salis-Soglio.

## INFORMATIONS

— De Rome, on annonce que le lieutenant Colonna, fils du prince Colonna, maire de Rome, a été blessé au Carso.

— M. Henri Fuster, fils du poète-conférencier Charles Fuster, mort glorieusement pour la France, a été cité en ces termes : « Soldat brave et très courageux. Malgré un état de santé précaire, a suivi ses camarades à l'attaque, méprisant absolument le danger. »

## MARIAGES

— Dans l'intimité, vient d'être célébré le mariage du capitaine Ch. Millet, fils du général Millet, avec Mlle de Vallée.

— On annonce les fiançailles de Mlle Nette Roustan, fille du colonel et de Mme Roustan, avec M. Serge Balens, de l'armée coloniale.

## NAISSANCES

— La baronne de Taisne, née Costa de Beauregard, a donné le jour à un fils : Angelito.

— La baronne G. de Rouville a mis au monde, à Bourgignon (Calvados), une fille : Yolande.

— Mme Yves-Henry Desprez est mère d'une fille : Yvette.

## DEUILS

— Le service anniversaire solennel du comte Léon de Montausquieu-Fezensac, tombé glorieusement, le 25 septembre 1915, à Souaia, en Champagne, sera célébré aujourd'hui, à 11 heures, en l'église de la Madeleine.

## Nous apprenons la mort :

De M. Georges-Etienne Guilhermet, receveur des domaines en retraite, père de notre confrère M. Georges Guilhermet, sous-préfet de Bar-sur-Aube ;

De baron de Fonscolombe, agent de liaison au ... l'infanterie, mort pour la France, le 4 septembre, à l'attaque de Verman-dovillers, à vingt-sept ans, fils de feu le baron de Fonscolombe et de la baronne ;

De capitaine Richard Stanhope, frère du comte Stanhope, mort au champ d'honneur ; il faisait partie du régiment des grenadiers de la garde, auquel appartenait le lieutenant Asquith, tué à Ypres au dernier moment ;

De M. Henri Bordage, rédacteur à l'Agence économique et financière, mort pour la France ;

De baron d'Ussel, ancien commandant de chasseurs à pied, décédé à Playat (Creuse) ; il laisse cinq fils actuellement au front ;

De Mme Auguste Lascuyer, mère du notaire à Etampes et de Mme L. Allouard-Caruy.

## COURS

Cholfier, 130, r. Lafayette (face gare Nord).  
Prépar. spéc. des J. Filles aux Brevets Elém.  
et Supr. — Cours spéciaux — Professeurs agréés

**LA BEAUTÉ DU TEINT**  
s'obtient par le fonctionnement normal de l'appareil digestif.  
**Un Grain de Vals**  
tous les 2 ou 3 jours  
au repas du soir. C'est le favori des belles.

Le ciel était d'un joli bleu léger et transparent ; le soleil d'or poli promenait sa langueur sur une mer calme et paresseuse aux reflets changeants, et sur la falaise soufflait doucement une brise moite et douce comme une caresse.

Nous avons déjeuné toutes fenêtres ouvertes. Des grandes baies vitrées de la salle à manger la vue est des plus jolies qui soient : on aperçoit tout à ses pieds Villers, dont les toits rouges et les terrasses blanches dégringolent la pente de la falaise et vont s'égrener là-bas, au loin, dans les prairies toujours verdoyantes. La mer occupe toute une moitié du tableau, la mer dormante et calme dans son cadre de sable. Là-bas, au loin, on découvre Benerville et son clocher ; Deauville et ses somptueuses villas ; Trouville et sa jetée ; puis, plus loin encore, bornant le tableau et s'estompant dans la brume, Le Havre !

Mon oncle était d'une humeur charmante.

Il me contait une aventure de l'an passé : un soir un grand industriel de Paris, un bijoutier en faux dont la famille était installée à Villers, venant lui proposer de faire des boutons de manchettes, des épingles de cravate et des broches avec des ammonites que l'on argenterait et que l'on dorait.

— Je l'ai mis poliment à la porte ; non, mais tu me vois fouillant la plage pour le compte d'un fabricant de boutons ; il y a vraiment des gens qui ne doutent de rien.

Et il riait comme un bienheureux au souvenir de l'imbécillité de ce Parisien.

Tout à coup, on sonne à la grille.

Qui ça peut-il être ? A la villa d'Amore, les visiteurs sont rares, hors le facteur et quelque paysan ou bien encore la femme d'un pêcheur venant offrir ses légumes ou ses poissons ; les gens ne viennent guère frapper notre cordon de sonnette.

Cependant, Pénélope, qui était allée ouvrir, revient, l'air assez effaré :

— C'est un monsieur.

**FOOTBALL 3<sup>FR.</sup> ELIMS PIERRE**  
BAS - MAILLOTS  
SACS-CULOTTES dans la cour. 10, Fg Montmartre  
et 162, avenue Ma'koff, Paris.

## Commissaires-Priseurs

Vente pour cause de départ, Hôtel Drouot, salle 8, le 26 septemb. 1916, à 2 h. 1/2, Exposition aujourd'hui, **ÉLÉGANT MOBILIER** moderne provenant en partie de la Maison Krieger. Salle à manger citronnier et bronzes ; salon laqué blanc ; Tableaux ; gravures ; objets d'art ; piano demi-queue d'Erard ; secrétaire, bureau de dame en bois de placage ; grand lit laqué et canné ; sièges ; lustres ; tapis, rideaux, etc.  
M<sup>r</sup> Jules BRODU, commissaire-priseur, 11, rue Bleue.

## CURE D'AUTOMNE

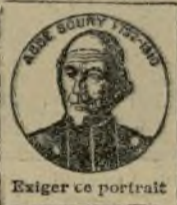
Nous rappelons aux nombreuses personnes qui ont fait usage de la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY que ce précieux remède doit être employé pendant six semaines au moment de l'Automne pour éviter les rechutes. Il est, en effet, préférable de prévenir la maladie que d'attendre qu'elle soit déclarée.

Cette **CURE D'AUTOMNE** se fait volontiers par toutes les personnes qui ont déjà employé la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY ; elles savent que le remède est tout à fait inoffensif, tout en étant très efficace, car il est préparé uniquement avec des plantes dont les poisons sont rigoureusement exclus.

Tout le monde sait que la

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

guérit sans poisons ni opérations les Malaises particuliers à la Femme, depuis la **FORMATION** jusqu'au **RETOUR d'ÂGE**, les Maladies intérieures, les **Varices**, **Hémorroïdes**, **Phlébites**, les divers Troubles de la **Circulation du Sang**, les Maladies des **Nerfs**, de l'**Estomac** et de l'**Intestin**, la **Faiblesse**, la **Neurasthénie**, etc., etc.



Exiger ce portrait

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon 4 fr. ; franco gare, 4 fr. 60. Les trois flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'**HYGIENINE DES DAMES**, la botte, 1 fr. 50.

(Notice contenant renseignements gratuits.)

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'àux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

— Un monsieur ! Quel monsieur ?  
— Je ne sais pas. Voici sa carte.  
Mon oncle lut :

PIERRE MARGERIE

— Pierre Margerie ! Qu'est-ce que c'est que ça, Pierre Margerie ? Je ne connais pas de Pierre Margerie !

Heureusement, j'ai fort bonne mémoire et je lui vins en aide :

— C'est l'homme de la falaise.

Mon oncle bondit :

— Le paléontologue ! Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Il vous le dira lui-même.

— Tu crois que je vais le recevoir ?

— Pourquoi pas ? fis-je.

A la vérité, j'étais curieuse de voir ce fameux paléontologue, de savoir ce qu'il pouvait bien vouloir à mon oncle et avide surtout d'assister à une scène qui allait sûrement se produire.

Cependant, après avoir réfléchi une minute, mon oncle dit :

— Faites entrer.

Et le paléontologue entra.

C'était un garçon de taille moyenne, rondlet, et terriblement brun. Il avait, sur une tête longue, des cheveux noirs et plantés dru qui le coiffaient comme d'un bonnet de grenadier ; une barbe, séparée en deux pointes, allongeant encore son visage hâlé, aux pommettes saillantes, aux yeux mobiles et flamboyants, de gros yeux de myope abrités sous un lorgnon d'or.

Il évoquait immédiatement en moi l'idée d'un Marseillais voyageant pour les huiles d'olive.

(A suivre.)

# L'HOPITAL DU JARDIN COLONIAL



Le Jardin Colonial, qui servit naguère de cadre à une exposition de produits et curiosités d'Orient, abrite maintenant nos soldats des colonies. Chaque pavillon, malgache, marocain et indochinois, a vu se substituer à ses collections exotiques des rangées de lits impeccables. Nos soldats noirs trouvent ici l'accueil le plus fraternel, une sollicitude affectueuse et le cadre qui leur rappelle la case et le douar de leurs lointains pays. (Voir l'article d'autre part.)